U d'/ of Ottawa
39003001011963
N
6848
.M3
1920

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/rgionalismedes00maig

Smith
19-2-75

16
SP

N
6848
.M3
1920

Maignan

Régionalisme d'esthétique sociale

376819

ECONO CLOTH

CE 8

DU MÊME AUTEUR

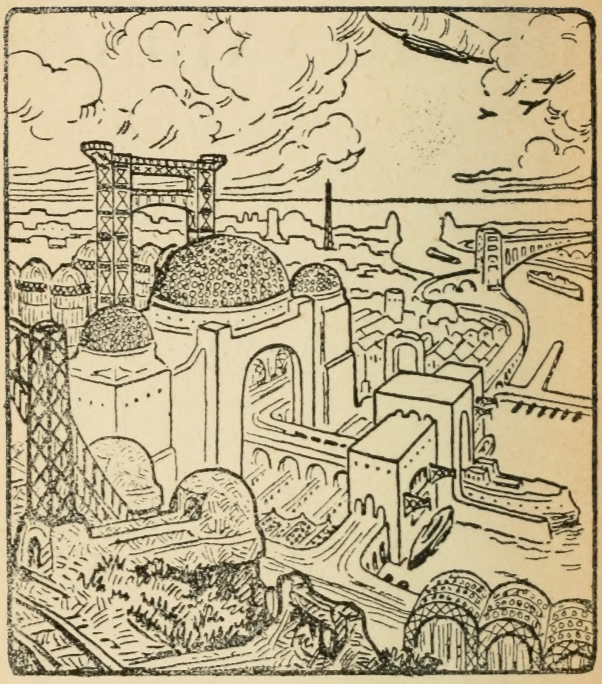
Économie esthétique. — La question sociale sera résolue par l'esthétique . . . . . 1 vol.

POUR PARAITRE .

Technocratie. — Fondation d'un organisme économique mondial et de sa cellule.

Le Théâtre prophétique. — Essai d'une dramaturgie sur les destinées humaines.

A MONSIEUR LE DIRECTEUR
DES BEAUX-ARTS, J'ADRESSE
CE RAPPORT D'UNE MISSION
QU'IL A BIEN VOULU ME
CONFIER ET LUI ASSURE
MON ENTIER DÉVOUEMENT.



... ville aux Temples coupolés de fer et de verre
où se célébrait le triomphe quotidien de l'Être sur la Matière.

G.

M. MAIGNAN

RÉGIONALISME
D'ESTHÉTIQUE SOCIALE

MISSION DES BEAUX-ARTS

Selon les harmonies des formes
de la Terre se détermine la Loi de
nos Labeurs.

PARIS
E. DE BOCCARD, ÉDITEUR
I, RUE DE MÉDICIS, I
1926

Universitas
BIBLIOTHECA
Lovaniensis

419193

N
6848
.M3
1920

AVERTISSEMENT

Ce **Rapport** fut écrit avant la Guerre.

Ce m'est un devoir de le présenter au public aujourd'hui, devant la tâche immense de notre reconstitution nationale.

Mille tendances veulent cette reconstitution magnifique. Privées et législatives, les idées se manifestent. Des discours, des conférences, quelques livres, les projets des Commissions officielles, les vœux des Congrès, le meilleur des enquêtes et des grandes interviews se dégagent des aspirations confuses d'un peuple entier.

Tant d'utiles volontés se devraient de cohésives déterminations. Mais, peuvent-elles s'évertuer à la transformation d'une Économie désuète, inorganique ; peuvent-elles affranchir le Travail de ses lois partiales et de ses mauvaises besognes, si elles ne s'ouvrent à de vastes études préalables qui embrassent les fruits de nos terres par le monde et coordonnent les énergies créatrices ? Sont-elles capables de mettre en valeur toutes les richesses du pays, toutes les originalités de notre race, d'après un programme

d'exploitation générale et sur le plan harmonieux d'activités neuves et vastes ?

Devant ces appréhensions, nous croyons qu'il n'est pas sans intérêt de préconiser une méthode investigatrice et des bases de réalisations opportunes.

Ce **Rapport**, nous semble-t-il, envisage une telle méthode et de telles bases. Ses conclusions portent :

1° Sur la constitution d'un ALBUM DU RÉGIONALISME FRANÇAIS (ET DES COLONIES FRANÇAISES). Livre d'or de nos fertilités territoriales en leurs accords de production, cet l'Abum exposerait des types d'exploitations modèles, agricoles, industrielles, avec leurs aménagements et outillages modernes. Il vanterait, aidé de nombreuses illustrations, des plans d'extension pour le développement des agglomérations urbaines. Il projetterait les cités nouvelles et les ouvrages d'art des transits, selon les lois d'une esthétique utilitaire. Il déterminerait les modalités architectoniques des bâtiments spéciaux et monumentaux, propres aux régions diverses, et jusqu'à l'habitat multiple, ses ameublements et objets usuels.

2° Sur la création d'une MANUFACTURE DE LA CONSTRUCTION RÉGIONALE, administrée selon les règles nouvelles d'un coopératisme productif — au sein d'une province déterminée — et qui permettrait d'exécuter économiquement les données de l'Album concernant

cette province, tout en élevant l'activité ouvrière à ses plus hauts destins comme à ses plus nobles ambitions. Foyer prestigieux des beaux métiers, se multipliant bientôt, rayonnant au nom de la Qualité, de la Perfectibilité, et pour le décor essentiel et logique de la vie !

Le lecteur jugera si le tome de l'Album qui conviendrait aux régions de la France septentrionale ne serait pas d'un grand secours aujourd'hui — nous préservant des bâtisseurs sans scrupule et d'un américanisme outrecuidant — et si une Manufacture de la Construction établie dans le Nord, ne permettrait pas une exécution réfléchie des travaux nécessaires.

Mais, cet Albnm, cette Manufacture, demandent une longue et minutieuse mise au point qui dépasse le but présent de la reconstruction des villes détruites. Nous apportons ici, et au-dessus des ruines, un programme de travail à notre vie nationale, un programme capable de nous faire triompher d'une longue décadence, en ralliant les initiatives, les volontés, à la mise en œuvre de toutes les harmonisations productives françaises — et en y embauchant l'avenir de nos générations.

...Chercher à unir les travailleurs de toutes les classes sociales, c'est prétendre résoudre, au bénéfice d'un intérêt général la somme des intérêts particuliers rivaux, et chaque jour déchaînés — c'est résoudre la guerre sanglante, qui n'est que le processus de la guerre économique.

Ainsi, le Régionalisme tel que nous l'entendons, se tourne moins vers le Passé que vers l'Avenir. C'est un Régionalisme qui élève, sur l'Atlas économique du Globe, des centres de gravitation industrielle, groupant les cités satellites, d'après les moyens et le but du travail humain — et dans la plus complète indépendance des vieilles frontières étatistes.

La prospérité du pays ne vaudra que si le pays sait envisager la prospérité de ses régions d'après la prospérité du Monde !

M. M.

EXPOSÉ DIALECTIQUE

Le **Régionalisme d'esthétique sociale** est contenu dans ces deux propositions :

S'ils se rallient à l'idéal régionaliste, les arts doivent aborder à la plus haute prospérité qu'ils puissent concevoir.

S'il est conduit par les arts à la recherche de toutes les harmonies, le Régionalisme est capable de dénouer les plus graves problèmes sociaux.

... Soient deux propositions étroitement rapprochées, qui s'éclairent aussitôt l'une l'autre, se prêtent l'appui d'intérêts connexes, et doivent faire place à une fusion d'activité heureuse et de richesse.

En effet, le résumé de toutes les critiques faites sur la gestion nationale, porte sur deux points principaux :

1° *Le malaise politico-économique dû à la centralisation* ;

2° *Le marasme des métiers dû à une production qui n'est plus dirigée par les arts.*

Mais, si nous connaissons de véhémentes diatribes sur la centralisation économique ; s'il existe de belles pages documentées et douloureuses sur la décadence des métiers et des arts, ces critiques sont le fait de spécialistes, ici, sociologues, là, esthéticiens. Certes, certains systèmes régionalistes ont bien voulu s'inquiéter du sort des beaux métiers, et nombre d'aspirations artistiques essaient de se retremper dans la Province ; mais ce ne sont là que des tendances, des aperceptions vagues et sans données pratiques.

Ici, au contraire, exposant en de brefs paragraphes les critiques connues, nous développons une analogie constante entre les deux décadences des Provinces et des Arts, entre l'Économie nationale et les Métiers qualifiés, et il nous est permis d'en dégager cette signification toute particulière :

DE DEUX DÉCADENCES, CRÉONS UNE PROSPÉRITÉ

CHAPITRE PREMIER

DE LA DÉCADENCE DE NOS PROVINCES

Le marasme provincial. — Une politique de vainqueurs... — L'administration. — Une souveraineté industrielle et commerciale. — La finance tentaculaire. — L'uniformisme universitaire. — L'immuabilité juridique.

Le marasme provincial résulte de la domination du pays par la politique centralisatrice des anciennes monarchies — et de la pérennité des vasselages régionaux.

En vérité, depuis trois siècles, et quelle que soit la forme des régimes qui se sont succédés jusqu'à nous, c'est par le pouvoir oppressif d'un centre unique d'action et d'autorité que la constitution française a cru devoir se maintenir.

L'omnipotence métropolitaine a assujetti les plus riches, les plus indépendantes provinces, en épuisant leurs qualités essentielles, en anéantissant peu à peu, dialectes, costumes et particularismes heureux ; en effaçant la configuration des territoires de tradition ; en démantelant de vieilles cités inoffensives, en nivelant les mœurs, les consciences sous un civisme de principe. L'omnipotence métropolitaine a vécu sur des provinces sacrifiées, elle a mobilisé leurs enfants

laborieux et géniaux... les remplaçant par des fonctionnaires chargés de méconnaître les vieux apanages ethniques, de noyer les derniers levains des pathétismes locaux, d'étouffer le populaire sentimentalisme du terroir, d'unifier partout enfin les provinces, et de leur déchéance, constituer la Nation!

Appauvrir pour régner !

Et voici que crèvent, à la surface de cette belle unité, des maux sans nombre ! Voici que se constatent les ruines amoncelées pour « les intérêts vitaux du pays ! »... Régions vidées de toute originalité, de tout esprit du crû ! Campagnes dépeuplées ! Fières cités du passé qui mijotent dans l'alcoolisme et la politiquaille ! Le lyrisme rustique remplacé par les inepties du café-concert ! Et tant d'industries régionales en faillite ! Toute la production des arts patoisants dévastés par les vils produits du caravansérail parisien ! Exode des travailleurs campagnards ! Pénurie de la main-d'œuvre agricole ! Accroissement des hypothèques rurales !... De la Métropole, une vie âpre se répand sur les provinces, les communes, les corporations, les professions, la famille ! Des convulsions signalent les régions les plus atteintes. De nouvelles jacqueries fermentent : Mineurs de Flandre, pêcheurs de Bretagne, viticulteurs du Languedoc et de Champagne, paysans corses, s'insurgent tour à tour contre une centralisation à laquelle ils ont abandonné le meilleur de leur personnalité morale et qui ne les nourrit même pas !

Et n'est-il pas jusqu'aux Colonies — qui sont nos provinces mondiales — et où le régime de vassalité ne se soit étendu, aggravé de l'esprit de conquête. Régime d'incompétence économique, qui brime les indigènes au lieu d'en faire les collaborateurs intelligents de leur propre civilisation.

Une politique de vainqueurs perpétue un tel marasme. Une politique qui assure « l'indépendance de la Nation » en mettant en dépendance la totalité de ses nationaux ! Il n'y a pas au monde un pays qui, plus que la France, n'ait cherché à enlever toute trace d'autonomie régionale, et cependant, à la comparer à des États voisins plus libéraux, la France, par sa physiographie générale, avait le moins à craindre une dissociation de ses éléments constitutifs. Les délégués aux Chambres législatives représentent des partis, des castes, des systèmes économiques généraux ; ils ne représentent pas leur circonscription en tant que région (à laquelle ils sont souvent étrangers) — et on ne voit, dans les réformes préconisées sur l'électorat, rien qui garantisse au régionalisme de s'exprimer (1). Quant aux différents conseils départementaux, malheureusement aux prises avec les passions politiques,

(1) On sait même de quelles critiques passionnées furent accueillis les projets de Représentation proportionnelle, qui accouplent ou sectionnent les départements, selon l'avis des comités électoraux, et non d'après les conseils des géographes et d'une démographie éclairée.

ils ont les yeux tournés beaucoup plus vers la Capitale dispensatrice d'honneurs et de pouvoirs, que sur la mise en valeur des richesses natales.

L'Administration ?... Une armée d'occupation, dont l'État-Major est au Conseil d'État. Dans un découpage départemental qui a émietté la France historique, géographique et morale, préfets et sous-préfets ont la mentalité de gouverneurs militaires coloniaux. Tout l'esprit bureaucratique s'ensuit. Ne vous étonnez donc plus que le dernier des employés de la dernière sous-préfecture ait, devant le contribuable autochtone, des velléités d'insolence de garnisaire. Au reste, c'est par un perpétuel échange de fonctionnaires dépaysés que l'action administrative entretient sa stabilité : elle ne craint pas ainsi de provoquer un antagonisme funeste et constamment ravivé, entre l'autorité obtuse de son représentant, et les intérêts qui l'entourent. La puissance publique est donc, avant tout, un organisme de domination nationale et non de réalisation indigène, et c'est ce qui fait que, dans la carrière administrative, le département, l'arrondissement, la résidence coloniale, représentent beaucoup moins des physionomies passionnantes de mœurs, de pittoresque et d'activités typiques, que des stages où l'on passe en censeur morose — au milieu de populations atoniques.

Une souveraineté industrielle et commerciale s'accroît dans les cadres de la centralisation administrative. Consultez une carte de ses voies de transit, et vous verrez l'image forcenée de la centralisation ; un tel outillage ferait se pâmer d'aise le plus despotique monarque !... (1) ...Au bout des rails convergents, Paris assura sa suprématie par une suite de conquêtes, toujours plus grandissantes à chacune de ses Expositions internationales — conquêtes toujours plus meurtrières pour la province, périodiquement saignée de ses capitaux, de ses énergies. Etablis dans des usines et des comptoirs intensifs, le commerce, l'industrie, ont besoin de provinces plus chalandes que productrices. Parcourues par les agents des monopoles commerciaux, encombrées de panneaux-réclame, les régions sont à peu près réduites à s'approvisionner aux grands bazars parisiens, dont les succursales dominent le marché des principales villes. Au nom de la Mode, le vêtement, la parure, le meuble, fabriqués en série, imposent une unification de goût déplorable, mais qui permet l'écoulement de stocks intarissables. « C'est assez bon pour la province ! » Les

(1) Louis-Philippe eut le souci de faire desservir, par les premiers chemins de fer, ses centres administratifs avant les centres industriels. Depuis, le tracé des voies ferrées continue à se soucier d'accorder une gare à un sous-préfet, plutôt qu'à un centre usinier : Paris, ville très secondaire au point de vue industriel, est ainsi doté de débouchés transitaires disproportionnés.

ustensiles du foyer, l'outillage de maint métier et jusqu'aux matériaux, motifs ouvrés ou bruts de la bâtisse, sollicitent ménagères, ouvriers, entrepreneurs, à des prix « défiant toute concurrence ». Impossible à la province de rivaliser avec de tels produits, puisque ses meilleurs artisans sont embrigadés dans la fabrication centralisée, et qu'ils s'y sont perdus, spécialisés dans des articles de luxe cosmopolite ou de camelote sans nom. Parlerons-nous des dernières industries locales ?... Elles tombent l'une après l'autre aux mains d'un étranger — du dedans ou du dehors — qui les dirige à sa guise, les avilit, les frelate, ne recherchant qu'à épuiser tout le bénéfice dont leur renom dispose encore. Enfin, un autre aspect de domination commerciale et industrielle se constate dans le machinisme, qui, loin de s'installer partout avec la désinvolture malpropre d'un petit parvenu, devrait avoir plus d'éloquence persuasive et surtout d'à propos dans les milieux où la vieille main-d'œuvre est justement fière de son passé.

La **Finance tentaculaire** a tellement puisé dans le « bas de laine » provincial, les banques centralisatrices ont tellement drainé l'épargne française, que les activités locales n'ont plus les ressources pour développer leur production. Acagnardé dans de misérables profits somnolents, le rentier, au fond de son pays, vit sur sa propre ruine : une terre privée d'un capital qui sert au

loin des agios internationaux. Il voit ses voisins, petits propriétaires ruraux besogneux, se débattre sous la marée des hypothèques. Comment lutter sans argent ?... Les prêteurs sont bientôt maîtres de la place pour le compte de puissants capitalistes. Ces derniers agrandissent ainsi de véritables territoires de domination, où l'ancien fermier est encore bien heureux de rester à son lopin de terre en qualité de concessionnaire, mais devenu serf du banquier aujourd'hui comme il était hier serf du seigneur. Et n'est-ce pas le comble de la démoralisation provinciale que ce retour des forces financières dans les campagnes abandonnées, traitées en pays conquis ? Des régions viticoles sont trustées, des forêts sont achetées, abattues, des rivages entiers affermés par des entreprises de villégiature mondaine, des propriétés historiques sont massacrées par des agences de lotissement.

L'Uniformisme universitaire est une autre cause de la chute des provinces. C'est l'erreur de chaque nation moderne que d'exiger, dans toutes ses écoles, la seule langue de la métropole : En deçà et au delà des frontières, deux incompréhensions se heurtent, et une même race, que d'arbitraires diplomaties séparèrent, vit dans un antagonisme mortel. Au moins, les dialectes des provinces limitrophes devraient-ils être conservés dans chaque nation comme zones de liaisons. Ce serait là de la plus heureuse politique, en

même temps qu'un enrichissement général de la langue. Mais surtout, ce serait permettre à bien des sentiments intimes et populaires de s'exprimer dans leur langue naturelle. Oui, dans leur langue naturelle, car le *français*, en certaines régions de la France, ne correspond qu'artificiellement — non pas à des races implantées au hasard des migrations (ce qui peut fausser tout critère) — mais bien au *Verbe émanant du sol*. Et cela saute aux yeux, si l'on étudie notre histoire linguistique : on apprend que le *français* officiel, d'ailleurs issu du « latin » de la soldatesque romaine, n'était encore, au XIIe siècle, qu'un dialecte localisé à l'Ile-de-France, au milieu de dialectes différents, sinon de moindre valeur. Imaginons à cette époque les Ducs de Normandie ou de Bourgogne vainqueurs des Ducs de France, et le fond de notre langue actuelle serait normand ou bourguignon : c'est-à-dire, pas plus justifié à s'imposer à la Nation entière, et aussi impardonnable de ravaler au rang de pauvres patois, des idiomes variés, dont quelques-uns sont si précieux, et qui contiennent des mots qui méritent tant d'être français !... Les conséquences d'une telle centralisation nous valent une scolarité appesantie sur des programmes uniformes. On connaît l'histoire de ce chef universitaire, se renversant satisfait dans son fauteuil, tirant sa montre, et s'écriant : « En ce moment, tous les instituteurs de France, de la même classe, commencent le même cours par la même phrase ! »

Et on se plaint des « boîtes à bachot » où triomphe la cuistrerie des lettres !... Non, voyez-vous, l'Enseignement doit être administré d'après des méthodes tenant compte des régions (1), parce qu'ainsi il a les plus grandes chances d'agir sur des tempéraments et des sensibilités déterminés, connus, et de s'y imprimer dans toute sa force. L'étude des Sciences, elle-même, dont l'uniformisme semblerait plus défendable, devrait pourtant varier de Faculté à Faculté, car si la Vérité est identique sous toutes les latitudes, les modes d'analyse et d'investigation doivent se différencier dans chaque milieu de perspicacité, et de ferveur intellectuelle — pour mieux se retrouver dans la Synthèse universelle, et l'enrichir d'analogies fécondes.

L'immuabilité juridique enfin, peut paraître également défendable, pour complaire à cet adage : « Il n'y a qu'une Justice pour tous les Français. » Cependant, c'est de l'injustice que de punir également le même délit commis au Nord ou au Midi, dans des contrées où les déterminismes passionnels sont aussi différents que la

(1) La dialectique purement inductive des jeunes élèves est débordée, dès les premiers mots de Géographie et d'Histoire, qui exposent l'ensemble du Monde et de la Nation. Au contraire, l'étude des lieux qu'il habite doit être le premier enseignement qui permettra à l'enfant d'établir une base d'appréciations d'où il lancera son jugement sur de plus vastes choses, sur de plus nombreux êtres.

valeur des choses. Souvent même, tel fait est délictueux à un endroit et ne l'est plus à un autre, et c'est si bien reconnu que, malgré l'unification des *justices françaises*, certaines juridictions locales ont conservé quelques règlements essentiels. Nous irons plus loin, et puisque la philosophie moderne nous affirme que le Bien et le Mal n'ont rien d'absolu, nous en déduirons que s'ils sont appréciés en eux-mêmes, c'est la faillite de la Loi, qui n'est plus alors qu'une aveugle distributrice de pénalités. Ce qui nous permet de définir le Bien : tout acte sur les personnes ou sur les choses, qui dégage les impérieuses affinités d'un milieu, en accord *vibrant* d'un ensemble ; le mal : ce qui déconstitue une harmonie locale dans sa représentation animée ou plastique, sans profit pour une harmonie générale. En définitive, et comme nous prétendons qu'il y a un *Verbe émanant du sol*, il y a une *Vertu significative de l'ambiance* : celle du montagnard n'est pas la même que celle du marin ; celle du citadin doit différer de celle du campagnard.

Et nous résumerons ce chapitre, en observant que la tâche toujours plus lourde de notre juridiction centralisée, ne provient en grande partie que des délits provoqués par les méfaits de la centralisation économique générale, et que partout la justice unifiée (et parce qu'elle est unifiée) commet les verdicts les plus incohérents. Autrement dit, si un Régionalisme de véritable mise

en valeur provinciale existait, il présiderait à un équilibre des instincts et des appétits — équilibre garant des conduites individuelles.

L'unité morale naîtra de la conscience des milieux.

CHAPITRE II

DE LA DÉCADENCE DE NOS ARTS

La centralisation métropolitaine. — L'Institut. — L'Ecole des Beaux-Arts. — Les Salons officiels. — Les Musées modernes. — Les Musées archéologiques, les Bibliothèques. — Les Conservatoires, les Théâtres subventionnés. — Le Parlement. — Le Commerce des Arts. — L'industrie d'Art. — Le Monde de la critique artistique et littéraire. — Le public « autorisé ». — Les Indépendants. — Les Maîtres. — La centralisation littéraire et dramatique. — La pléthore parisienne.

La Centralisation métropolitaine de toute la production artistique française se dépense en pleine anarchie, il est puéril de le dire ! Mais prétendre que cette anarchie est l'effet de cette centralisation, peut paraître paradoxal, puisque toute centralisation vise à l'uniformité. Pourtant, jamais un individualisme plus affecté, jamais une plus grande diversité de tendances, n'ont prévalu sur les arts qui construisent, sculptent, peignent, décorent et meublent, et sur ceux qui rythment et pathétisent — et jamais les plus libres vocations n'ont été plus contraintes à venir apprendre et par suite à résider à Paris ! Tout succès non consacré à la Capitale est à peu près non avenu.

La centralisation artistique est donc attractive et dissolvante ; elle rassemble bien les artistes, mais isole les vocations, banalise ou exacerbe les talents.

L'Institut, au sommet de la centralisation des arts, a pour mission de développer notre tradition. Laquelle ? Nous avons deux traditions, aussi distinctes qu'antagonistes : la tradition médiévale, la tradition classique. L'Institut ne perpétue ni l'une ni l'autre : il lui est défendu d'admettre la première qui avait une production régionale, et sur les ruines de laquelle il a été fondé ; quant à la tradition classique, comment l'Institut peut-il s'en prévaloir, lui qui doit répondre aux besoins multiples d'une Société rationaliste, et alors que cette tradition réside initialement et uniformément dans le concept abstrait du Temple ?

L'Ecole des Beaux-Arts de Paris et celles de la province sont les écoles de l'Institut. L'enseignement y est uniforme à Valenciennes comme à Toulouse : dans nos Flandres vertes et brumeuses, comme dans notre Languedoc rocailleux et brûlé. L'architecte, dans sa classe, ressasse une architecture de façade selon les modalités raidies de la Renaissance, du Louis XIV et du Louis XVI, alors que, suivant toutes les latitudes d'une France si diverse, la vie moderne, mouvante et complexe, réclame une architectonique

aux éléments souples et ingénieux. De leur côté, sculpteurs et peintres se limitent à *l'étude pour l'étude*, ce qui les conduit à une production de motifs inapplicables. Et le Prix de Rome enfin, au couronnement de cette activité cloisonnée, ne récompense qu'un métier qui ignore les autres... et qui ignore tout de nos qualités régionales — un stage prolongé au milieu des ruines de la « Ville éternelle » étant imposé au titulaire !

Les Salons officiels exposent des œuvres qui sont destinées, volontairement ou non, à orner tel ou tel endroit de telle ou telle région de France ou d'ailleurs. Pourquoi ce rassemblement coûteux et dans lequel doivent surtout se méconnaître les qualités d'harmonisation locale de l'œuvre — qualités de première importance ? Voici : le palmarès des Salons est une consécration contre laquelle il est difficile de lutter. C'est aussi un marché colossal, garanti d'un public nombreux. La clientèle y est guidée par les achats de l'État et des grosses municipalités. Sous certaines conditions d'âge, l'exposant bénéficie encore de prix et donations importants, de bourses de voyage, encouragements spéciaux, etc... Gloire et profit sont savamment dosés aux Salons officiels ! C'est dire que toute œuvre d'art qui leur est destinée cherchera à en recueillir les avantages et conséquemment à séduire les différents jurys d'admission, de récompense et d'achat. Mais ces jurys n'ont pour

leurs travaux aucun critérium esthétique ! Devant les envois issus de traditions abâtardies ou des tourments novateurs, devant les fantaisies mièvres ou furibondes, les meilleurs, jugent au moyen d'un prudent mais versatile éclectisme ; les autres, plus désinvoltes, jugent *comme çà leur plaît*... Et c'est fatalement la porte ouverte aux camaraderies, favoritismes et compromissions diverses. Un critérium ?... Comment voulez-vous qu'il existe en ce milieu surmené d'arrivisme, où toute âme est abolie ; en ce milieu dont les notoriétés dirigeantes sont pour la plupart condamnées au dépaysement, ruineux de toute émotion native !

Les Musées modernes parisiens sélectionnent les achats officiels des Salons. Se voir au Luxembourg ou au Petit Palais, s'imaginer plus tard au Louvre est d'un immense prestige. Pourtant, le Musée primitivement n'a été institué que pour recueillir les œuvres laissées par les ruines, les démolitions, les dispersions. Aucun artiste des belles époques n'a travaillé en vue d'une cimaise, d'un socle ou d'une vitrine de musée ; une telle destination est la négation même de l'harmonie plastique, qui ne vit que d'associations, d'ambiances composées, d'ensembles enfin ! La Beauté en soi ?... rien n'est plus faux ! Et remarquez qu'en dirigeant ses facultés vers l'art -pour-l'art du Musée, l'artiste devient incapable de soupçonner ce qu'est un

marbre décoratif ou une peinture murale, quand par hasard on lui en confie l'exécution. Et on se demande comment tant d'artistes provinciaux, de retour chez eux, imposent leurs œuvres en des inaugurations définitives, sans se douter qu'ils troublent l'atmosphère, l'ordonnance et jusqu'à l'intimité de leur pays natal, qu'ils doivent pourtant connaître ! — et on se demande comment tant de vandalismes sont commis dans chaque centre historique ou pittoresque, devant l'indifférence des artistes et jusqu'au foyer qu'ils ont abandonné, et qu'ils doivent pourtant aimer !

Les Musées archéologiques, les Bibliothèques de la Capitale sont aussi accapareurs, sinon de talents provinciaux, du moins d'œuvres provinciales, de celles qui depuis longtemps sont consacrées, cataloguées. Mais, s'il est bon qu'ils rassemblent d'estimables collections de l'Ile-de-France — voire des copies et des moulages d'œuvres régionales — il devrait leur être défendu de dépouiller les autres régions de leurs trésors originaux, d'art ethnique, qui perdent, fussent-ils des mieux exposés, leurs qualités natives d'affinité et de rayonnement. De même, les bibliothèques pillent à tel point les anciens centres intellectuels du pays, que pour écrire l'histoire de sa cité, tout écrivain doit venir dénicher à Paris les documents nécessaires. Encore, s'il y réussit, ce n'est pas en bloc, car, pour complaire à des

classements et étiquetages arbitraires et compliqués, ces documents concernant une même ville, sont disséminés, souvent égarés, aux quatre coins de bibliothèques diverses.

Les Conservatoires, les Théâtres subventionnés centralisent le lyrisme orchestré, chanté, déclamé, dansé, aussi despotiquement que l'est le lyrisme des formes et des couleurs. Comme dans les arts plastiques nous avons vu se perpétuer une architecture de façade, les arts du rythme nous valent, dans le mode classique, des attitudes de façade : des grandiloquences pompeuses, une morale empesée de surhumain ou entachée d'égoïsme, des gestes formulaires et des bouffonneries surannées. Dans le mode moderne, ce sont, d'une part, de titillantes virtuosités pour « public d'élite » et d'autre part, c'est la nauséeuse *tranche de vie* en trois ou quatre actes pour « public bourgeois », (copie exacte de nos turpitudes et dépravations ! Fidèle et minutieuse mise en scène de nos névroses ! Odieuse réclame de MM. les grands couturiers).

Le Parlement — nous l'avons expliqué au précédent chapitre — ne rassemble pas les délégués des prérogatives professionnelles de leur terroir, mais bien les vassaux du pouvoir centralisateur, Chaque gouvernant obéit à un programme politique. Les programmes politiques, de l'extrême-droite à l'extrême-gauche, ne comportent aucun

article de régénérescence artistique ou littéraire. Ce sont des choses qui ne paraissent pas sérieuses et auxquelles on n'accorde qu'un intérêt condescendant. En conséquence, si les commissions électives « compétentes » rassemblent quelques membres susceptibles de goûter la « fleur du pays », elles ne peuvent admettre en groupe, qu'un art national amorphe — et en encourager la production.

Le commerce des Arts, n'est qu'une face de la monopolisation économique générale. Nous ne reviendrons pas sur la tyrannie de la Mode, qui est parvenue à ridiculiser les costumes provinciaux si seyants, pour les remplacer par son « chic », son « chien » conventionnels, ostentateurs ou frelatés... et toujours instables. Mais, c'est encore une question de mode qu'agitent marchands de tableaux et antiquaires. Sous l'égide des marchands, se sont groupés, au premier temps de l'impressionnisme, les novateurs repoussés de l'Académisme, de ses bienfaits, de sa consécration. Ce qu'on appelle la puissance de la rue Laffite est venu de là. Elle n'est pas niable. Mais, sous prétexte d'avoir sauvé quelques génies révolutionnaires (en y gagnant d'ailleurs des millions), cette puissance cherche dorénavant à accueillir toutes les fantaisies, à provoquer et à entretenir toutes les excentricités. Des « battages » sans précédents, de véritables coups de bourse s'opèrent indifféremment sur le talent de

maîtres, ou sur le cynisme de manœuvres. On ne soupçonne pas assez ce que l'Hôtel Drouot entretient d'artistes déracinés, et les condamne à des besognes de spécialistes, de pasticheurs, de faussaires et de détraqués ! Quant au groupe des antiquaires, servi par la plus coupable législation qui soit au plus riche pays d'art, il taille nos trésors en coupe réglée, entretenant une armée de rabatteurs qui draînent des provinces tout ce qui reste de précieux, qui arrachent aux vieilles cités leurs souvenirs de famille, leurs titres de gloire et de noblesse !

L'Industrie d'art, répond, comme l'on pense, aux besoins d'un tel commerce. Pour les antiquaires de faux, de nombreux ateliers mobilisent quantité d'artisans, qui s'avilissent à copier, à truquer, à estamper. L'imitation des vieux styles suffit encore à la fortune de la plupart des maisons de meubles et tapisseries, de bronze et d'orfèvrerie. Mais, que ce soit pour des objets de style ancien ou moderne, ou pour des objets purement usuels, l'industrie d'art devient de plus en plus une compilation de camelote, une innommable fabrication de bazar, dont les wagonnées se déversent sur les provinces taries de leurs arts raciques, aveulies de laideur et domestiquées à souhait. Calculez les légions d'artisans régionaux affamés par un tel trafic !... Au moins Paris offre-t-il la plus généreuse embauche ?... Non, le chômage y ravage les métiers d'art !

Dans les ateliers, c'est le dégoût des vieux compagnons, le découragement des apprentis ! — et combien de misères !...

Le Monde de la critique artistique et littéraire ne s'inquiète pas de remédier à notre décadence centralisée. Il en vit, l'entretient de son mieux et s'en accroit d'autant. Car il est plus facile et profitable au critique de distribuer le blâme et la louange individuels, que de se mettre à l'ingrate et lourde tâche de rechercher les modalités régionales de la production artistique et littéraire. Découvrir un critérium esthétique, préconiser la coordination des talents, sont des visées qui dépassent la mentalité du critique. Et ce n'est pas la moindre tare de la Métropole, que cette incapacité de son « élite » à entrevoir les collaborations d'œuvres synthétiques — à imaginer même de telles œuvres ! Voyez les « conducteurs de nos pensers », l'esprit se traînant au jour le jour, à la remorque des manifestations intellectuelles les plus disparates. Ils jugent de tout, en tout et pour tout, flottant des plus lâches indifférences aux adulations les plus outrées... lorsqu'ils ne parlent pas pour ne rien dire. Quelques justes propos sont noyés. Et n'est-ce point triste de voir les débarqués de province apporter, confiants ou contraints, leurs travaux à cette critique parisienne qui n'est qu'une boussole affolée par les doutes les plus légitimes et les pires influences.

Le public « autorisé ». C'est la foule des vernissages, des répétitions générales, des salons et cafés littéraires — foule brouillonne et poseuse, dispensant flatterie ou rosserie au hasard des « poussées d'opinions ». Tous les surmenages du goût ! Toutes les neurasthénies des Lettres ! Snobisme, cabotinage, anarchie ! Rivalités de brasseries ! Cabotineries littéraires et antagonistes des rives de Droite et de Gauche ! Elections de princes des poètes, des conteurs, des penseurs, soutenues par des fumisteries de rapins, les crédulités bourgeoises, le bluff avisé des éditeurs !... Et c'est à conquérir ce public que le bon provincial s'enorgueillit de conquérir Paris !...

Les Indépendants pullulent dans la centralisation artistique et littéraire. Virulents, saugrenus, insanes, ils jaillissent du heurt des mentalités hétéroclites, rassemblées dans l'Enfer des Idées. Les plus farouches ne peuvent s'en dépétrer sans périr. Ils sont d'ailleurs condamnés à vivre dans la trépidante surenchère des excentricités, et ne lâchent pied que pour rentrer haineux dans une province qui n'est plus à leurs yeux qu'une hospitalisation méprisable, mais qu'ils peuvent torturer de soudaines aspirations politiques.

Ceux qui réussissent, les maîtres...

Les Maîtres savent bien qu'ils perdraient tout bénéfice de la réputation acquise s'ils osaient s'affranchir de l'obsédant milieu d'idolâtrie et de

réclame. Au surplus, peut-être ont-ils conscience que la Province leur demanderait des œuvres fortes et simples, en participation de sa vie, en harmonie de son cadre — ce qui est autrement difficile à concevoir que des chefs-d'œuvre compliqués et extraordinaires. Les maîtres actuels sont les fleurs monstrueuses de la Centralisation cérébrale ; et leur qualité de monstre est si évidente, qu'elle les met hors d'état de se reproduire. Voyez les maîtres anciens, ils formaient école ! Voyez les contemporains, ils n'ont plus que des élèves stupéfiés et serviles ou des imitateurs roublards.

La centralisation littéraire et dramatique expose enfin un dernier aspect des forces attractives et dissolvantes, et nous permet de résumer la série de nos griefs : ... Assistons, à Paris, à un dîner de gens de lettres, venus du Midi brillant, du Nord logicien, des littorals sauvages ou charmants, des plaines plantureuses ou mornes, des riants vallons et des rudes montagnes. La majeure partie de la production littéraire et dramatique française s'élabore en ces réunions multipliées, et l'on est étonné de la lassitude qu'elle nous donne. Que voulez-vous qu'il sorte de bon de ces endroits où les plus heureuses qualités se neutralisent pour monter à un unisson artificiel et surchauffé, où toute saveur ne surnage que sous forme de piment, où toute ambition ne vise plus bientôt qu'à des assauts d'arrivismes !

Assistons-nous à un dîner de compatriotes provinciaux résidant à Paris ?... Le spectacle est encore plus pénible de voir ceux-ci magnifier leur terroir dans une salle de location, au milieu de tout le rastaquouérisme ambiant de la Grande Ville. Et n'est-ce pas le comble, quand un poète du crû s'exhibe parmi les pitres montmartrois, dans les cabarets de la blague odieuse et du vice ?

La pléthore parisienne complémente le marasme provincial. Nous avons vu l'appauvrissement de la province désertée, reniée par ses meilleures énergies du travail, des arts, de l'intellectualisme. Au moins, et en dédommagement, Paris constitue-t-il une Cité de Prospérité, d'Art et de Vérité ?... Paris mérite-t-il les épithètes louangeuses que l'on retrouve dans les dithyrambes officiels ?

... Une Cité de Prospérité ?...

Hélas ! Jamais Paris n'a réuni tant de grands politiques, de chefs industriels honorés, d'habiles hommes d'affaires et de savants ; et jamais Paris n'a vu se multiplier autant de meetings où explose l'anarchie la plus tourmentée, la plus violente. Jamais le travail n'a semblé si pénible, la vie plus chère. Une fièvre de jouissances secoue la Ville entière. Le lucre seul est la loi dominante de l'effort. Les profits immédiats des industries négligent les apprentissages. Une prostitution s'étend sous toutes ses formes. Un banditisme juvénile et bruyant opère avec ostentation. Pas

un coin de rue qui n'ait son débit d'alcool. Partout, la mendicité en habit ou en haillons pullule. ...Paris est-il alors « Ville Lumière » ?...

... Une Cité d'Art ?...

Hélas ! Jamais Paris n'a concentré tant d'artistes, et jamais il n'a été autant livré aux cyniques exploiteurs de bâtisses et aux sabotages des entreprises et des mains-d'œuvre ; jamais il n'a été autant massacré d'avenues rectilignes et nivelé de tout son pittoresque. Comment peut-on espérer que les artistes réclament contre *l'assassinat de Paris*, alors qu'ils sont en majorité complices, encombrant les places de statues intruses et grotesques, déshonorant jusqu'à l'intérieur des monuments, comme le Panthéon, par l'incongruité, l'incohérence de leurs peintures et de leurs marbres ?... Parle-t-on de lyrisme : jamais Paris n'a rassemblé tant de littérateurs, de poètes, de dramaturges, de musiciens, et jamais les Parisiens n'ont vécu au milieu de séductions plus terre-à-terre ; jamais le mauvais goût ne s'est mieux affiché ; il n'y a plus de succès que pour l'obcène vaudeville, le roman pornographique ou policier. Des bars sélects aux pires mastroquets, se répand la vulgarité des tziganeries ou la canaillerie des orchestres mécaniques. La Beauté est trafiquée, le Rythme corrompu !... Paris est-il ainsi « la Cité de Gloire » ?

... La Cité de Vérité ?...

Hélas ! Jamais tant de nobles penseurs et tant de philanthropes, et tant de dévouements n'ont

été réunis à Paris, et jamais la vie parisienne n'a été plus dure aux malheureux, plus facile aux exploiteurs ; jamais l'immoralité n'a plus sinistrement gangrené les masses. Une atmosphère lourde pèse sur une puissance mal acquise et pléthorique... Paris n'est pas « le Cerveau de la France ! »

CHAPITRE III

TENTATIVES DE RENAISSANCE PROVINCIALE

L'éveil provincial. — Les régionalistes d'aujourd'hui. — Le Régionalisme « du clocher » ou spiritualiste. — Le Régionalisme universitaire ou spéculatif. — Le Régionalisme politique ou nationaliste. — Le Régionalisme syndicaliste ou économique. — La question des délimitations régionales.

L'Eveil provincial auquel nous assistons depuis quelques années fait croire à d'aucuns que la France subit une crise de sentimentalité caduque — ce qui doit la conduire au comble de la décadence !

C'est au contraire un phénomène de haute vitalité que cette protestation des régions contre la monotomie nationale. Le régionalisme, par la ferveur de ses visées, ne nous apporte-t-il pas un réconfort, au moment où l'on désespérait ?...

Des Flandres à la Provence, de la Bretagne à la Lorraine, les activités sédentaires cherchent à renouer leurs caractéristiques, à reconnaître, à préciser leur valeur originaire. Et l'expression des plus légitimes désirs de races diverses est si naturelle, elle est si impérissablement l'émanation de chaque parcelle de notre sol, que si elle

doit briser des administrations séculaires, des assujettissements, des nivellements, et jusqu'à la constitution même de notre pays, c'est que ce régime est enfin reconnu impropre au développement de toutes nos facultés, de toutes nos richesses... C'est qu'une France plus vraie, plus harmonieuse se lève !

Du moins, est-ce là une phase plus active du régionalisme, car dès 1789, et justement contre le fameux décret centralisateur de division départementale, on vit le parti des Girondins opposer une constitution fédéraliste. Depuis, — et comme chacun sait — la question du régionalisme n'a cessé de passionner des auteurs tels que Guizot, Aug. Comte, Proudhon, Le Play, Taine qui rejoignent le même idéal de rénovation provinciale par des considérations philosophiques, économiques et politiques les plus différentes.

Les Régionalistes d'aujourd'hui sont nombreux. Comme les précédents, on les trouve dans les partis rivaux, mais travaillant pour la plupart en marge des aspirations officielles. On le sait, la majorité des gouvernants, d'abord indifférente au régionalisme, ne vit ensuite, dans le réveil des provinces, qu'une atteinte à l'intégrité de la Nation, et prétendit à un recul du progrès ! Dès lors, on crut bon, en haut lieu, de n'user envers les vœux d'autonomie régionale, que de moyens temporisateurs, illusoires, quand ils n'étaient pas pernicieux. C'est pourquoi les

partis de la réaction dominent nettement la question, et cherchent à faire de la Renaissance provinciale un programme de tactique religieuse ou politique. Par contre, les partis socialistes tiennent le régionalisme comme suspect. Et c'est l'occasion de constater à quel point les compromissions politiques peuvent faire oublier aux uns et aux autres les véritables assises de leur système. Les réactionnaires « font » du régionalisme sur une carte de France électorale, et cherchent à délimiter des circonscriptions militantes — sans se rappeler que le principe monarchique est essentiellement centralisateur. De leur côté, les socialistes négligent le régionalisme parce qu'ils craignent un émiettement de leur unification si difficilement obtenue, et ils sont centralisateurs, sans se rappeler que la meilleure base du socialisme est avant tout communiste et par conséquent régionaliste. Que peuvent valoir en effet les essais de municipalisation coopérative qu'on ose enfin tenter ici ou là, s'ils ne sont l'expression économique de leur région, et s'ils ne dépendent d'un vaste fédéralisme économique ?

Entre ces chassés-croisés politiques se placent des tendances diverses qu'il convient de grouper. Exposons donc l'essentiel de ces tentatives de renaissance provinciale, et au-dessus de toute question de personnes, dégageons les idées, les programmes, les centres moraux et sociaux de quatre régionalismes typiques, qui prétendent

soutenir et développer le réveil d'une France nouvelle.

Le Régionalisme « du clocher » ou spiritualiste, est celui qui puise le plus loin dans notre histoire, ses raisons de propagande. Convaincu de la faillite du matérialisme des temps présents, effrayé du déchaînement d'un individualisme féroce, et de ses tristes répercussions sociales, bon nombre d'esprits se sont reporté vers une époque qui a laissé, en d'impérissables monuments, les témoins de son génie cohésif et de ses religieux enthousiasmes.

La hantise de ce passé prodigieux est déjà féconde en mouvements évocateurs, en rétrospectives évoluées, transfigurées. Tout le Romantisme n'en est-il pas issu ? C'est aujourd'hui une nouvelle phase de ces ressouvenances périodiques. A tant définir les causes d'un passé si riche, les admirateurs de la civilisation médiévale découvrent que la géographie du Moyen-Age représente le plus rigoureux, le plus singulier des régionalismes — le Régionalisme même. On en vient à scruter, dans les lois féodales, la saveur, le bon sens de certains Droits coutumiers, on étudie ces communes prospères, nanties de leurs chartes d'autonomie, ces monastères pleins de talentueux artisans, ces architectes inspirés, et tous les chefs-d'œuvre d'un art profondément français parce qu'il est essentiellement régionaliste.

Des manifestations intellectuelles s'en suivent, condamnées bien vite par leur anachronisme à végéter dans une sentimentalité vindicative. Précisément ces dernières années, une littérature très en vue et à prétentions philosophiques et sociales, concluait en stigmatisant l'immoralité de la Métropole et préconisait le retour au terroir. On connaît ces ouvrages dédiés au culte de la terre où dorment les ancêtres. Il y est décrit la vie des jeunes gens attirés par la centralisation, les avatars de ces « déracinés » loin de la maison familiale. Des considérations d'esthétique désuète enjolivent la thèse : on y trouve des phrases dévotieuses pour les plus anciennes pierres de nos foyers spirituels... et sur les soubassements du Temple païen, la Cathédrale se dresse en des descriptions à ce point éloquentes et définitives, qu'il nous est à jamais interdit de construire en beauté.

Le Régionalisme « du clocher » a encore de bien belles pages faites d'un pessimisme pieux et élégant, teintées d'optimisme sceptique. En province, des écrivains bien pensants, des poètes-petits-rentiers y excellent et se rallient aux vieilles autorités confessionnelles, seules capables à leurs yeux de nous valoir les renouveaux espérés, sous prétexte que, jadis, elles surent couvrir la France, de centres incomparables d'activité.

Parmi l'élite française si troublée à cette heure, certains devaient accueillir des appréciations poétiques mieux que des idées organisatrices, et

se complaire à des distractions tendancieuses plus facilement qu'à l'examen des problèmes complexes de la vie moderne. Mais les régionalistes spiritualistes et leurs néophytes pensent nous mener où ?...

A suivre ces pèlerinages purificateurs de nos vieilles terres, on cherche vainement les moyens de concilier les sentimentalités ataviques, éparses, avec la vie internationale qui sourd de toute part. Des matériaux prestigieux, tels que le fer et le ciment armé répondant à des lois d'esthétique générales et à un utilitarisme éloquent, peuvent nous valoir des monuments auprès desquels les cathédrales ne seront plus que de sublimes ébauches. Certes, nous connaissons cet adage : « *Les arts ne se manifestent qu'autour du Temple !* » Mais ne peut-on construire des Temples plus grands que ceux que nous connaissons ? Capables de contenir l'humanité entière ? Et l'art qu'ils rallieraient ne grandirait-il pas en proportion ? Et toute la vie enfin ?...

Espérer de tels centres attractifs, c'est demander aux jeunes intellectualités de répudier toute philosophie transie, de s'ouvrir à l'avenir mondial, aux envergures d'idées, à une hauteur de sentiments capables d'embrasser nos prospérités régionales au milieu d'un programme d'harmonisations européennes et coloniales.

Le Régionalisme universitaire ou spéculatif chercherait à redonner aux Universités provin-

ciales une partie des privilèges qu'elles connurent à des époques plus combatives. Les relier à nouveau aux affaires publiques fut une ambition caressée déjà par maints sociologues, et de nos jours, il semble à beaucoup que la solution rêvée pour le régionalisme serait de délimiter les régions autour des centres de l'intelligence française. Pour ceux-là aussi, qui déplorent l'inertie du grand corps universitaire, cette solution permettrait un réveil de nos institutions savantes : les Humanités qu'elles enseignent en recevraient des applications tangibles ; leur laïcité nous vaudrait une signification plus haute et plus vibrante qu'une plate neutralité confessionnelle.

Tous les mouvements provinciaux qui se basent sur le terrain linguistique tendent, par des chemins plus ou moins directs, à l'ingérence universitaire dans la Cité. En France méridionale, l'Académie des Jeux Floraux, l'Ecole des Félibres, renonçant après de longues années d'agitation et de copieux Congrès, à leurs seuls vœux d'idiome séparatiste, durent s'aviser de l'opportunité croissante d'une orientation vers les questions économiques. Les aspirations celtiques et autres, purement idiomatiques, connurent la même évolution.

Le Régionalisme universitaire est encombré de ces troubadours et de ces bardes peu avertis de la chose sociale, et qui ramènent le meilleur de leurs initiatives a des travaux d'enquêteurs, de rapporteurs et d'archivistes. Beaucoup croient

au surplus, qu'il suffit de constater un mouvement, de réunir des idées, des individualités, d'étiqueter des bonnes volontés, de sérier des « coupures » qui touchent à ce mouvement, pour qu'il en sorte, comme par miracle, une idée directrice. C'est la maladie des vieilles civilisations, que de s'adonner à ces besognes d'anthologie bureaucratique. Chez nous particulièrement, tout effort de rénovation sociale se complaît, en des missions, des pétitions, des réunions amicales, des conférences, conférences-promenades et réceptions-causeries, publications de revues, d'annuaires. Puis l'effort s'appesantit sur des créations de bibliothèques, de musées, de clubs, et sombre enfin dans des sociétés de secours mutuel, dans des petites fêtes anniversaires, des banquets, des discours... et des maisons de retraite — c'est-à-dire dans une action qui se trouve accessoire à la vie, qui n'est que du déchet d'action, et qui n'est pas l'action de la vie. L'idée édificatrice et vitale, la volonté originale et impérieuse sont devenues des inconvenances.

Les ambitions premières de l'Université sont donc tombées dans une spéculation sans issue, au point que les derniers représentants de ces tendances régionalistes se défendent de *construire* Ils ont collectionné les matériaux décentralisateurs, même les plus hétéroclites, en ont dressé un catalogue, et, se méprenant sur ce rôle de bouquiniste, ont cru se trouver au cœur de la question. Comptant alors sur une sorte de déter-

minisme pédagogique : « Qui tient l'Enseignement, tient tout, » disent-ils.

Quel enseignement ? L'Université tend à vivre sur elle-même, dans un fonctionnarisme toujours plus étroit, selon une science toujours plus fermée, et au nom de diplômes plus prestigieux que jamais (1). Le principal de l'activité universitaire consiste à éduquer des élèves qui chercheront à devenir professeurs, et qui, à leur tour, éduqueront des élèves qui, à leur tour... bref, c'est la résorption lente de la culture française en marge de la vie ! Imaginez-vous l'élite livresque à la tête de la productivité générale du pays ? Voyez-vous Messieurs les chargés de cours et directeurs de laboratoires ériger leur dictature sur le monde du travail, commander la production aux techniques ouvrières d'après des

(1) Devant ce jeune homme myope et anémié, qui vient d'obtenir son admission à l'École Polytechnique, on déplore qu'un tel succès dépende d'un long martyre scolaire, qui a dévoré dix belles années de jeunesse. « Soit, dit-il, mais maintenant, c'est automatique ! » — C'est-à-dire : « Si j'ai perdu, dans une sujétion mortelle, mes dons de spontanéité inventive, si je suis à jamais émasculé dans les sources vives de mon imagination, au moins n'ai-je pas à entrer dans le dur combat mené par l'intelligence et la volonté. Mes diplômes, la camaraderie complice des condisciples — bons compères, — un peu de ruse au besoin, me tiennent lieu de tout. La vie m'est assurée, quels que soient mon manque d'initiative, mon incapacité, et quoiqu'un gâtisme puisse prématurément m'envahir. » C'est automatique ! Quel accent de vengeance il y a dans ce mot !

philosophies transcendantales, confondre apprentissage et scolarité, étudier le chômage par des statistiques, arbitrer des grèves au moyen d'algèbres infinitésimales !

Le Régionalisme politique ou nationaliste est imbu du principe d'autorité et cherche à définir une hiérarchie sociale fortement organisée.

On convient que la démocratie, telle qu'elle est conçue par le droit des majorités, doit amener un pays à se replier sur ses satisfactions basses. De là, la volonté des factions régionalistes d'accorder à la minorité des élites le pouvoir gouvernemental avec succursales en province, de façon à maintenir disciplinairement et à défaut d'idéal, les forces productrices au-dessus de leurs besoins vulgaires.

Les protagonistes du système autoritaire sont nés, pour la plupart, sur nos terres méridionales, au sein de cette vieille latinité toute pétrie encore de l'éloquence des anciens rhéteurs, et qui ramène les plus nobles aspirations du travail, à la politique et à ses jeux. De ce point de vue, les vicissitudes économiques de notre pays, ne sont plus dues qu'à nos principes constitutionnels. Toute incurie des énergies privées de la nation est imputable aux gouvernants actuels. Conséquemment, des représentants autoritaires et responsables prévalent d'après les formes politiques du passé. Enfin, une décentralisation administrative se rattache comme elle peut à de

défuntes prospérités empanachées, dont nous payons aujourd'hui les erreurs fondamentales et les frais de décor.

Le Régionalisme politique a rallié l'outrecuidante ingérence des élites bien nées, et développé des juvénilités ardentes et brutales. Il s'y voit des impatiences grossières qui cachent un découragement à poursuivre la mise au point de notre équilibre national, et qui se refusent aux élaborations lentes et généreuses. Il semble bien que la jeunesse bourgeoise actuelle, à l'oisiveté sportive, comblée d'ailleurs de sinécures administratives ou héritière de vieux fonds à rendements certains, subit en retour un dégoût pour les réalisations d'harmonies subtiles et complexes, rêve d'un coup de théâtre qui règle une fois pour toutes la question sociale, et se grise à des apothéoses d'oligarchies industrielles, groupées sous un pouvoir absolu.

Ces aspirations ploutocratiques n'en ont pas moins cherché une alliance avec les forces syndicalistes, autant que ces dernières semblèrent s'insurger contre le régime actuel, et que leurs éléments perturbateurs annoncèrent un coup d'Etat. Tout fut mis en œuvre pour subjuguer les cadres professionnels. On invoqua un « traditionnalisme ouvrier » soutenu à ses origines par « le libéralisme monarchique » — alors qu'en réalité, le roi ne soutint les corporations communales qu'afin de triompher des pouvoirs seigneuriaux, quitte à s'allier ensuite avec ses vassaux

contre le travailleur. De même, le régionalisme politique, aujourd'hui, comptait se servir du syndicalisme pour se débarrasser des clans d'opposition et contraindre ensuite tout le monde à sa loi. Il ne réussit qu'à apporter la division dans les grands groupes syndicaux, y préleva quelques dissidents — ce qui lui permit d'affirmer avoir des racines dans les couches profondes du prolétariat.

Selon une même sollicitude penchée sur les classes laborieuses, se sont développés des systèmes de représentation professionnelle qu'il convient de rattacher ici, et où l'on voit l'activité d'une nation encadrée par des techniciens de bureaux devant un programme économique qui place l'Alimentation au commandement de certaines hiérarchies industrielles. En ces systèmes, le principe des majorités électives se donne libre cours, mettant par suite les travailleurs les plus nombreux (qui chez nous sont les agriculteurs) à la tête du pays, et subordonnant à leur mentalité, nos destinées économiques et intellectuelles.

Entre ces tendances autoritaires ou démagogiques, les élites rentées s'évertuent. Des anarchistes mondains sur le retour d'âge tendent la main à une jeunesse subversive et ambitieuse. Des polémistes à tous crins s'y révèlent et jusqu'à des fonctionnaires de la République ! — Ainsi se disqualifie le principe d'autorité !

Le Régionalisme syndicaliste ou économique a été esquissé par des économistes sociaux qui se sont penchés sur la question ouvrière et ont cru voir dans le mouvement syndicaliste les indications précieuses d'un « fédéralisme économique ».

Il était généreux, et selon les plus pures traditions républicaines, d'accorder aux masses besogneuses, ce qu'on a appelé l'avènement du quatrième état. Voir dans les associations ouvrières provinciales, de futurs foyers régionaux, c'était croire ces associations capables d'élaborer un jour une unité d'action générale qui imposerait un fervent et cohésif programme de production au patronat.

Cet acte de foi vis-à-vis du prolétariat ne manquait pas de grandeur. Le Régionalisme syndicaliste est là tout entier dans sa croyance en la vérité sociale surgissant des forces intimes de la vie populaire. Nous ne le suivrons pas dans ses considérations d'ordre secondaire qui traitent des accords du capital-travail et des coopératives de production, puisqu'avant tout, il convient de se demander si notre syndicalisme peut se prêter à de telles visées, et assumer un tel avenir. Nous ne le croyons pas.

Le syndicalisme actuel n'est aucunement régionaliste : Pour son administration, et afin de se ramifier jusqu'aux principaux centres ouvriers du pays, il lui a bien fallu des bases en province, mais il n'a jamais cherché à comprendre ce que doit être l'industrie complexe d'un grand centre

régional, puisqu'il groupe ses adhérents par métiers, au petit bonheur, sans aucun souci de la répercussion de la main-d'œuvre créatrice, sans aucune hiérarchie des métiers qualifiés. Aux mains d'anarchistes, hantés par la névrose du « Grand Soir » et de mutualistes aux aspirations bourgeoises, cet organisme professionnel préfère accueillir deux ouvriers ignares et soumis, à un seul ouvrier de talent. Il compte s'imposer par le nombre. C'est ce nombre qui définit la cote uniforme d'un « mieux-être », entre un maximum de salaire et un minimum de travail. « Mieux-être » misérable !

Issu du nombre prolétarien, le syndicalisme devait se trouver débordé par les corporations subalternes, qui prenaient la tête du mouvement de rénovation sociale. Cette majorité, qui est ainsi maîtresse des forces ouvrières subit le sort de toute majorité, elle totalise les médiocrités professionnelles et représente le déchet des métiers quand ce n'est pas le néant même de la moindre technique. Voyez les plus puissants syndicats : les cheminots, les inscrits maritimes, les dockers, les mineurs, les terrassiers. Cela nous réserverait la dictature des hommes de peine — les manœuvres, les valets du travail nivelleraient nos destinées à leur mesure !... Et les chefs du mouvement syndical, sont-ils comme au temps des vieilles corporations, les représentants d'artisans d'élite, maîtres réputés ayant produit avec tant d'amour et de science leur « chef-d'œuvre » ?

Non, ils sont au contraire les plus inaptes du bureau ou de l'atelier, les plus dégoûtés de leur profession, la plupart devenus secrétaires de leur groupement à la suite de chômages trop souvent motivés. Et ce sont ceux-là qui voudraient diriger le monde productif !...

Mais comment voulez-vous que le syndicalisme conçoive la hiérarchie de l'effort, lui qui a toujours dédaigné avoir dans son sein les métiers majeurs, les artistes, les savants, les inventeurs... la tête du travail enfin, qui commande toute l'industrie ! (1) — il ne peut que se traîner

(1) Quand ces lignes furent écrites, le *Conseil Economique du Travail* n'était pas institué. Mais, si le Syndicalisme invite aujourd'hui les intellectuels et les techniciens à apporter leur concours à l'organisation de la production générale, cette organisation est envisagée selon un programme d'action déjà engagé, programme simpliste et dont l'exécution aurait des répercussions sociales désastreuses.

En effet, la Révolution économique qui consiste à mettre à la base de la gestion du pays le développement intensif des Transports, et de la Force motrice, dispose ces *facteurs accessoires* de notre activité selon les besoins de la production industrielle que nous connaissons. C'est cette production industrielle au contraire qu'il convient de reviser d'abord, et c'est d'après ses modes nouveaux d'exploitation, dégagés des intérêts particuliers, que les genres de transit et d'énergie usinière seront à déterminer. Alors, on verra, et pour nous borner à un exemple, que *l'exploitation sur place*, qui est tout un avenir, peut très bien ne pas avoir besoin de certaines intensifications ferroviaires préconisées par les économistes syndicalistes actuels. Il en est de même

sur le ventre et rêver à des révolutions de convoitise et non de liberté ! Il est un parti de lutte et non d'organisation — de lutte de classe et non d'organisation sociale !

Tels sont les quatre systèmes typiques du Régionalisme qui semblent confondre toutes les tendances décentralisatrices, et qui, chacun en soi, prétend armaturer les tentatives de renaissance provinciale. Nous verrons, dans l'exposé de notre régionalisme, qu'il y a encore plus à faire que de totaliser les meilleures parts de ces systèmes. Car, si, au-dessus du clocher nous mettons la Morale, au-dessus de l'Université l'Intelligence créatrice, au-dessus du centre politique l'Economie sociale, au-dessus de la Bourse du travail le Travail lui-même... il nous est permis de rallier tous les régionalistes et de ne faire qu'un, de leurs desiderata opposés.

La question des délimitations régionales remplace pour beaucoup les considérations économiques et politiques, et même paraît contenir toutes les considérations et constituer tout le Régionalisme. Nous retrouvons là ce souci d'étiquetage, de mensuration, de statistique, qui préoccupe notre vieille société. Que de contro-

pour le Ravitaillement dont tout le remaniement productif et distributif est nettement subordonné au bouleversement démographique que doit entraîner l'exploitation scientifique, l'exploitation d'ensemble de toutes nos richesses.

verses, que de diatribes déjà dépensées à savoir s'il convient ou non de couper tel département en quatre ; que de fureurs inutiles, à porter et reporter la frontière de telle région ici et là. Certes, nous ne croyons pas que les délimitations régionales ne présentent qu'un passetemps d'archéologue en vacance, un jeu de puzzle pour géographes bureaucrates. Il n'est pas sans intérêt de tabler sur les régimes orographiques, hydrographiques, sur les zones climatériques, dialectologiques, sur les grandes villes attractives, etc... pour délimiter une France, plus rationnellement que ne l'a fait le décret de 1789. Mais il semble bien que, de longtemps, les décentralisateurs ne puissent s'entendre ; il en est qui trouvent 6 ou 7 régions principales avec des sous-régions, d'autres 12, 13, 17, 18, 21, 24, 27 ou 32 régions, d'autres prétendent que l'arrondissement constitue la délimitation par excellence (362 régions !), d'autres disent même que c est le canton ! Pour certains encore, résoudre la question, c est superposer par chevauchement un certain nombre de délimitations correspondant à autant de différentes géographies physiques et humaines, économiques et administratives ! Plus de cent projets sont en présence. On préconise aussi la formation de sociétés groupant les délégués des corps savants et intellectuels, des corporations religieuses, des syndicats patronaux, ouvriers, agricoles, des caisses rurales, des coopératives, des Chambres de commerce, etc., et les délégués

politiques, afin qu'ils soient chargés du travail des délimitations. Besogne de Babel !

Nous avons vu que, pour les uns, le centre attractif doit être le Clocher, pour d'autres, c'est l'Université ou l'Administration politique ou la Bourse du Travail.

... Nous expliquerons plus loin pourquoi notre Régionalisme entend ne point s'embarrasser de la question des délimitations, qui est secondaire — et comment son centre attractif compte mettre tous ces intérêts d'accord.

CHAPITRE IV

TENTATIVES DE RENAISSANCE ARTISTIQUE

La Renaissance des Arts. — La décentralisation officielle et privée. — Un projet décentralisateur officiel. — Les erreurs des sociétés d'art. — L'idée néfaste d'une Exposition internationale des arts décoratifs à Paris. — Les grandes expositions de la province. — Les théâtres et musées départementaux. — Un mauvais Régionalisme envahissant.

La Renaissance des arts devait s'éveiller en même temps que la vie provinciale, sans pourtant que les artistes aient l idée de correspondre précisément avec des principes d'économie décentralisatrice. Plus spontanément, les premières manifestations de cette renaissance se nouèrent autour des recherches d'art décoratif — des arts plastiques notamment.

C'est du fond de la production artistique la plus individualisée, que remontait, peut-on dire, une aspiration vers des collaborations et des œuvres d'ensemble. Nous vîmes les artistes de l'art-pour-l'art, les plus inquiets, les plus farouches, après avoir usé de toutes les formules ou techniques qu'on appelle : classicisme, impressionnisme, réalisme, symbolisme, primiti-

visme, pointillisme, pleinairisme, etc...; après avoir suivi plus ou moins sincèrement les originalités et exaspérations des « fauves », cubistes, futuristes, orphistes et silhouettistes ; après s'être morfondu dans les derniers objectivismes et subjectivismes et avoir provoqué l'éclosion des néo-académistes, et légitimé le pompiérisme !... nous vîmes les artistes ressentir enfin le besoin de lois esthétiques des formes et des couleurs, et s'orienter vers le thème décoratif qui leur conseille au moins des stylisations rationnelles. Là, ils devaient retrouver les décorateurs de l'architecture, du meuble et de la parure, qui, fourbus par plus de vingt années passées à la découverte de ce fameux « style moderne »... et de tendances plus adverses, de goûts plus élucubrés que jamais, appelaient aussi à leur secours des lois d'harmonies plastiques définitives — les lois coordonnatrices des tempéraments multiples.

Cette réunion des artistes et des artisans, de ceux de l'art pur et de ceux de l'art appliqué, les uns et les autres depuis si longtemps antagonistes, reste un phénomène extrêmement avantageux pour l'homogénéité de la production artistique générale. Les lois qu'ils cherchent sont les mêmes, et nous le montrerons, ne peuvent s'édifier que sur des situations topographiques définies, situations aux économies tant graphiques que productrices. Si bien que tout l'effort artistique doit se rénover bientôt sous cette

devise : *Les Arts unifiés dans le but décoratif, diversifiés selon les modes régionaux.*

C'est un plan d'action neuve et vaste. On y voit les arts affranchis des servitudes honorifiques et mercantiles, dégagés des commandes d'atelier, des travaux d'exhibition, de commission, d'exportation et de musée, et placés au nom de la Qualité et de la Perfectibilité, à la tête des métiers créateurs, c'est-à-dire au commandement de toute l'action corporative ; et pour la rénovation du travail tout entier ! Les arts harmonisateurs de la Cité, rythmeurs de la Vie ! Quelle féconde mission désormais.

Pareillement, le théâtre, la littérature, la poésie, la musique, exacerbés par toutes les tentatives de pure originalité, obnubilés par des définitions d'assonances, de dissonances, de couleurs de mots, d'allitérations, etc...; affolés d'acrobaties eurythmiques ; viciés par toutes les névroses, les vésanies, les fantaisies, les dilettantismes ; intoxiqués de cosmopolitisme ; abrutis d'éclectisme et d'anarchie — théâtre, littérature, poésie, musique, dis-je, ressentent le besoin d'un retour à la terre, à toutes les terres de France. Eux aussi veulent une unité d'actions et d'œuvres; eux aussi ont le désir de puiser la variété de leurs inspirations à même un sol prestigieux et divers — et pour pathétiser tous les humains qui y rampent.

... Telle est d'enthousiasme, l'impression sur la Renaissance artistique.

La décentralisation officielle et privée qui a cherché à secourir cette renaissance des arts, est-elle à la hauteur de sa tâche ? La conception même de la *décentralisation*, au sens strict du mot, est-elle juste ?

Sans ternir notre optimisme quant aux succès définitifs du Régionalisme, un premier examen sur les tentatives de décentralisations artistiques les plus notoires, doit nous révéler des sottises, des errements manifestes — indépendamment des spéculations de tous ordres.

La cause vient de ce que les pouvoirs publics, pas plus que les initiatives privées, ne furent capables d'embrasser les vocations ouvrières — depuis les métiers des artisanneries rurales et urbaines jusqu'aux métiers des plus purs artistes — et de les pousser toutes à se fondre dans un unique Travail. Tels ministres ou telles sociétés qui se penchèrent sur la question, n'en virent qu'une partie, à peine éclairés qu'ils étaient au hasard des sollicitations particulières, des intérêts isolés, des vœux incohérents. Et c'est ainsi que prit naissance le quiproquo de ces deux termes, *Régionalisme et Décentralisation*, dont la contradiction est flagrante vis-à-vis des tentatives de régionalisations artistiques.

Régionaliser, c'est cultiver les régions pour leurs fruits comparés. Décentraliser, c'est retourner aux régions une surabondance de fruits qui se gâtent, ou c'est remettre en pleine terre les arbres malades de ces fruits. Régionaliser,

c'est travailler au sein des régions, au profit des régions, et selon le plan économique de leur groupement. Décentraliser, c'est installer en province des succursales de la centralisation parisienne au profit de la Métropole. A employer inconsidérément un terme pour l'autre, les projets de relèvement provincial se préparaient déjà les dénaturations, les antagonismes que nous voyons aujourd'hui se multiplier.

La grande fusion des métiers et des arts à peine escomptée, était livrée à toutes les perversions, à tous les petits points de vue.

Un projet décentralisateur officiel qui dort dans un carton du Ministère de l'Instruction publique, restera un modèle d'aberration du genre. Il préconise — en toute bonne foi, est-il besoin de le dire ? — de fonder à Paris une *Ecole d'Art appliqué à l'Industrie.*

Les apprentissages désuets, ou lamentablement mécanisés des industries locales, mènent si infailliblement au marasme des métiers, et la crise est si générale, si grosse de lendemains funestes, elle touche de si près à l'entière vitalité du pays, que nos gouvernants s'en sont inquiétés tout de même. Cette Ecole d'Art appliqué serait une pépinière où des jeunes gens de province viendraient apprendre, en un stage déterminé, la plupart des métiers d'art ; de là, d'après le projet, « ils retourneraient au pays natal pour s'y établir et faire fructifier leur savoir au profit

de l'activité régionale »... Ainsi, vous voulez arracher les apprentis artisans provinciaux à leur milieu et vous ne songez pas que la qualité de leur talent ne s'acquerra qu'à vivre en ce milieu, à en dégager les propriétés stylisantes et les applications techniques. Vous ne songez pas que c'est chez eux que doit se fonder une Ecole d'Art appliqué, et que cette Ecole doit être régionale. Comment ! Tout est encore à découvrir (malgré ce qu'ont donné les belles époques) en architecture, en décorations paysannes et citadines ; il y a des trésors d'interprétations plastiques à faire surgir des sols maritimes, montagneux, des gâtines et des bocages ! Il y a des ressources ignorées de matériaux typiques ! et on exilerait les découvreurs légitimes de ces richesses ! on les rassemblerait à Paris, dans la pervertissante confusion de toutes les formules d'art et de toutes les impuretés architectoniques, dans l'enfer de la production de bazar et des intrigues ambitieuses !... et ces jeunes gens, devenus habiles manœuvres peut-être, mais ouvriers sans âme, on les renverrait chez eux (avec en poche, les prix de série des grosses usines d'ornements et les tarifs des entrepôts généraux de matières premières !). Reviendraient-ils seulement au pays, y trouveraient-ils à vivre ainsi ? Non, croyez bien que la majeure partie resterait à Paris, aux prises avec les chômages ou des activités diverses, mais augmentant les effectifs de déclassés que les Ecoles d'Art existantes produisent déjà trop. Le

projet décentralisateur officiel mettrait le comble à la centralisation, à ses méfaits.

Les erreurs des Sociétés d'art ne sont pas moins inconcevables : depuis de longues années, *la Société d'Encouragement à l'Art et à l'Industrie* convie à chaque printemps toutes les Ecoles d'Art décoratif de France, à un concours sur un programme unique de décoration, dont l'exposition et le jugement ont lieu à Paris. Or, faut-il faire assez table rase de toutes les variétés imaginatives de nos races diverses, ainsi que des nécessités décoratives de régions si dissemblables, pour imposer aux élèves des Ecoles de Rennes, de Nancy, de Roubaix ou de Lyon, des thèmes aussi enfantins qu'un paravent ! une écritoire ! une lanterne d'antichambre ! un dessus de porte ! une boîte à lettres ! etc... Comment ceux qui conçoivent de tels programmes ne se rendent-ils pas compte que rien n'est plus antidécoratif qu'un enseignement qui fait produire un objet ou motif d'art, détaché de tout ensemble précis, nécessaire, harmonieux et dûment localisé. Du concours annuel de la Société d'Encouragement à l'Art et à l'Industrie, il ne reste donc que travaux de petits amateurs, passe-temps de jeunes filles, réunis pour une confrontation illusoire, devant des commissions d'innocents pédagogues. Mais, je me trompe, cette exposition a un grand mérite, elle fait voir en un seul coup d'œil combien la nationalisation de l'Enseignement déco-

ratif réussit, et plus complètement d'année en année, à émasculer toutes les originalités ethniques françaises. Vous passez devant les envois de la section de Rouen ou de Limoges, de Reims ou de Marseille, vous ne vous doutez nullement que vous parcourez des pays qui doivent avoir des esthétiques caractérisées : là, tels matériaux s'imposeraient ; ailleurs, telles polychromies présideraient aux compositions... et toujours en accord du lieu. Ah bah ! rien de tout cela. C'est le monotone devoir d'école, qui pourrait être aussi bien exécuté par le même élève... au fond d'une bibliothèque inaérée, aux casiers débordant de toutes les fantaisies modernes — et combien ressassées !

D'autres sociétés parmi lesquelles *l'Union provinciale des Arts décoratifs*, sont également portées à compromettre la cause des arts régionaux, et le plus ingénument du monde. Cette Société comprenait-elle bien ce qu'elle faisait lorsqu'elle encourageait le projet d'une Exposition centrale des Arts décoratifs ?

L'idée néfaste d'une Exposition internationale des Arts décoratifs à Paris entrevue pour 1915, puis pour 1916 ou 1920, devait en effet rallier les adhésions les plus inattendues. L'idée même de cette Exposition centralisatrice cherchant à nous sortir des maux de la centralisation, était assez paradoxale. C'est pourquoi elle obtint d'emblée le plus vif succès, délivrant instantanément des

soucis présents les hautes Commissions d'art les plus diverses. En l'approuvant, les sommités gouvernementales coupaient court à de fâcheuses accusations d'apathie — et puis, tant d'honorables et doctes inclinations patronèrent ce projet, qu'on oubliait les intérêts multiples et formidables qui gravitent à l'envi autour de telles entreprises.

Vraiment ! Une Exposition internationale des Arts décoratifs, produite dans un pays où l'enseignement est si déplorablement conformatiste et la production si anarchisée, n'était-elle pas un défi au bon sens ? Espérait-on qu'elle résoudrait par enchantement, le marasme des beaux métiers, la crise de l'apprentissage, le chômage, la misère des artisans, des artistes, le mauvais goût des clientèles ? Ces maux, ces tares, oubliés pendant la folle activité de cette Exposition, puis pendant sa durée toute vibrante des discours optimistes et des congratulations officielles, ne devaient-ils pas reparaître plus obsédants, plus terribles, au lendemain de la débauche d'efforts, devant l'encombrement d'une piètre production artistique, augmentée de l'apport étranger ? Non ! ce problème profond et délicat de la renaissance des beaux métiers, ce problème dont la seule solution est d'ouvrir de plénières et durables prospérités, ne pouvait être confié au bluff d'une exhibition tapageuse et au brutal empirisme des hommes d'affaires. Encore une fois, on ne sauve pas une production perdue par la

centralisation, en ouvrant une Exposition qui est, par excellence, une œuvre centralisatrice. L'avenir de notre art décoratif ne doit pas être à la merci de toutes les avidités qui rôdent ; son succès ne doit pas se mesurer à des truquages de palmarès, ni se recommander de promotions honorifiques !... Et cette fameuse découverte d'un « style définitivement moderne », découverte qui était le but de cette grande Exposition, imagine-t-on qu'elle se serait réalisée (et toujours comme par miracle !) du tohu-bohu des initiatives désordonnées ? N'était-ce pas la plus grossière erreur que de rechercher ce style moderne par la centralisation des talents ? Qu'est-ce donc que ce style unique à l'instar des styles monarchiques ?... Vous savez bien, et je ne cesserai de le répéter, qu'il n'y a pas à découvrir « un style français du xxe siècle » qui ne serait que la plus arbitraire des formules. On en juge déjà en visitant des villes qui, dans les régions les plus différentes de France, ont construit des maisons en style moderne. Ce style moderne se trouve ainsi dans un dilemne : ou le type de ses maisons (qui n'est pas forcément mauvais en soi, si l'on veut) a été conçu pour un endroit et ne peut, par suite, convenir à d'autres ; ou il est conçu pour s'édifier partout et doit être étranger partout, c'est-à-dire, à jamais inharmonieux. Ce qui est vrai pour l'architecture, est aussi vrai pour les meubles et toute la décoration qui s'en suit. En d'autres termes, un « style national moderne »

est un style passe-partout, et le passe-partout en art, c'est du mal-partout : sans caractères locaux, meubles, étoffes, eussent-ils de belles lignes, de beaux modelés, ne valent que comme objets de stands. Enfin, et pour toutes ces raisons, l'adoption d'un style moderne unique, que viseraient les fins d'une Grande Exposition, mettrait Paris à même, et plus que jamais, de monopoliser toute la fabrication artistique.

L'Exposition internationale projetée aurait donc été un atout de plus à la centralisation. Même en supposant que cette Exposition (et sous prétexte de régionalisme !) eut fait un effort considérable pour grouper ce qui reste de nos industries locales et de nos arts rustiques, nous ne nous illusionnons pas sur les résultats de cette tentative : ç'aurait été les reconstitutions pitoyables, les intérieurs campagnards avec personnages de cire et friperies plus ou moins authentiques. Ici et là, et « pour donner un peu de vie » on aurait installé tel vieux potier, tel vanier ou telle dentellière, braves gens amenés ahuris de leur province, derniers représentants des bons ouvriers d'autrefois, qui, dans des décors fraîchement vétustes et sous les lazzis d'un public goguenard, auraient cabotiné les gestes séculaires de leur métier, et définitivement avili l'œuvre des générations artisanes dans ces bibelots d'étagère qu'on appelle « souvenirs d'exposition ». On n'imagine qu'avec tristesse cette « rue des régions françaises » encombrée des débits gastrono-

miques du crû — oh ! sans garantie — et des estrades d'où s'élève la cacophonie d'un biniou breton, de la vielle berrichonne, de l'accordéon savoyard, du galoubet et du tambourin provençaux...

Les grandes Expositions de la province que l'on voit surgir de temps à autre à Lyon, Marseille, Nancy, Bordeaux, Nantes, etc., sembleraient répondre aux vœux régionalistes, mais leur œuvre est-elle décentralisatrice parce qu'elle s'installe à tour de rôle dans les grandes villes de France ? Evidemment non. C'est le moyen d'ouvrir un marché à la même production générale, et comme cette production a ses comptoirs à Paris, ou dépendants de Paris, c'est encore la Métropole qui gagne ; et ce sont les mêmes gens d'affaires, les mêmes appétits de lucre et de récompense qui s'agitent, la même folie d'efforts improvisés et les mêmes résultats perturbateurs de l'économie ouvrière : surproduction, sabotage du travail expédié, apprentissages négligés, puis chômage, misère, etc... Au moins, quelle sollicitude trouve-t-on là pour le Régionalisme ? Oh ! je sais, ces Expositions de province ont bien une section particulière au pays, mais rien n'est plus hypocrite que cette concession au Régionalisme. Vous voyez, relégué dans un coin de l'effarant bazar un morne recensement archéologique de l'endroit, ou une lamentable rétrospective des arts du passé.

En vérité, les grandes Expositions de Paris et de la province n'ont rien de commun avec des entreprises, entièrement faites d'élaborations neuves, savantes et fécondes, avec des entreprises attachées à la perfectibilité d'une harmonisation de la vie locale, avec des entreprises dont la production chercherait à être si normale, j'allais dire si rythmique au sein du travail journalier des hommes, qu'elle se survivrait dans la saine abondance d'un développement sans fin.

Les Théâtres et Musées départementaux à l'instar de Paris, donnent en dernière mesure, un aspect particulier et tout à fait saisissant de l'aberration des décentralisateurs : On envoie les comédiens des théâtres subventionnés faire des tournées en province. Indifféremment en Bourgogne ou en Gascogne, ils expriment un lyrisme qui a été composé (fut-il classique ou moderne) pour les élites métropolitaines, voire cosmopolites. C'est-à-dire que c'est un lyrisme expressément littéraire ; il n'a rien de commun, on s'en doute (fut-il dénommé chef-d'œuvre !) avec la fleur de terroir qui ne peut éclore que chez elle, qui ne peut être cultivée que par les artistes du crû. C'est ce qui fait que l'idée d'un théâtre ambulant, qui fut si chaudement préconisée au nom de la décentralisation artistique, est la plus impardonnable des erreurs, car, à promener de ville en ville son même attirail de décors en

carton, de perruques et d'oripeaux, ce lyrisme-là ferait des foules badaudes, désadaptées de leur vraie vie, intoxiquées de faux rêves, et replongées plus durement, le lendemain, dans l'existence commune — jusqu'à la prochaine tournée !... Non, le théâtre n'aura de vertu éducatrice que créé par le milieu régional ; sa qualité sera dans l'épanouissement idyllique de ce milieu ; ses acteurs recrutés sur place, ayant les parentés désirables avec le public sédentaire, sauront lui traduire ses propres émotions, l'élever dans ses sentiments, l'éduquer sur le charme des sites où il vit. Ah ! rêvons de ces foyers de saine exaltation, d'où l'on sortirait meilleur et plus apte au travail !

Pour les arts plastiques, l'action décentralisatrice n'est pas moins déplorable : on ouvre, à Nantes ou à Marseille, de superbes musées que l'Etat, les villes ou des concours généreux remplissent principalement d'achats faits aux Salons — je veux dire, de ces toiles et marbres composés dans la pire sujétion des médailles, dans une mêlée d'arrivisme et sous la tutelle des marchands métèques. Que vaut l'une de ces œuvres, eut-elle le grand succès, auprès de celle qui devrait être conçue par l'artisan sincère, dans la pure et simple joie de correspondre en beauté aux affinités de sa terre natale ? Et cependant, ne fut-il pas question d'instituer un musée ambulant et de faire exécuter des tournées aux chefs-d'œuvres métropolitains ?

Un mauvais Régionalisme envahissant devait naître au milieu de toutes ces turpitudes. Malgré la confiance en son avenir, la montée des belles ambitions locales se dépense difficilement, redoutée en haut lieu ou recevant, de la décentralisation, plus de mal que de bien. Elle en est réduite à vivre en marge de la vie économique de la Nation, sans cohésion de province à province, sans ensemble dans la même région. Un mauvais régionalisme en profite, et croît parasite. Sous des prétextes de poésie ou d'esthétique, une certaine politique rétrograde s'empare des centres régionaux, cherche à capter leur esprit, à profiter de leurs forces, rendant suspectes, comme à plaisir, les meilleures tentatives. Sous forme commerciale, un tourisme déshonore les beaux sites par d'insolents hôtels (1), assassine de majestueux rivages avec ses casinos clinquants, saccage le pittoresque par le moyen de l'aller voir (panneaux-réclame, routes à autobus puants et autos frénétiques, funiculaires, usines tractives, trolleys, etc...), pourrit chaque région d'indésirables voyageurs ignares et badauds, contamine les autochtones à dix lieues à la ronde par ses guides et cochers quémandeurs, ses hôteliers rapaces, ses rastas et mendiants de toutes sortes. Et l'industrie n'est

(1) Entre autres pays admirables, la Corse s'est vue envahie d'exploitations sacrilèges, dès les premières initiatives de ses syndicats de tourisme.

pas en reste, car c'est au nom des théories régionalistes que les ingénieurs perdent des régions magnifiques pour capter malproprement la houille blanche (1). Et c'est une autre industrie qui inonde sans vergogne, chaque endroit d'excursion, de soi-disant *souvenirs* du plus mauvais goût, pacotille qui d'ailleurs nous vient en grande partie d'Allemagne, ruinant d'avance toute fabrication du pays. L'archéologie régionaliste ne s'en replie que davantage sur elle-même, au fond de ses petites vitrines. Enfin, sous des raisons d'art ethnique, on nous sert ces petits Salons trompeurs où s'aligne, miteux, hétéroclite, le rebut des Grands Salons officiels et des *ratés* ou invendus d'ateliers — objets qui, sous l'étiquette du régionalisme, s'exhibent indifféremment au hasard des initiatives salonnières d'Avallon, d'Amiens, de Limoges, etc... Et voici une presse locale qui se multiplie à la faveur du Régionalisme, mais se livre à toutes les intrigues confessionnelles et autres. Et ce sont des revues patoisantes qui ne sortent d'un dilettantisme languide que pour ouvrir des concours de poëtaillons ! Et ce sont des fêtes traditionnelles réinstaurées dans des hâtes économes, et qui tournent en mascarades, aussi bien que certaines innovations de couronnement des Muses, de fêtes des vigne-

(1) On sait quels vandalismes sont commis notamment dans le Dauphiné, par des tourmenteurs de la Nature, à la solde des entreprises d'électricité.

rons, etc... Et ce sont des « théâtres de verdure » qui, tout comme les Salons d'Arts régionaux, nous montrent des œuvres... laissées pour compte des grands théâtres.

... Eh bien ! ne laissons pas circonvenir le Régionalisme par de grossiers ou adroits démarquages. Ne le laissons pas aux mains de coteries politiques, ou de mauvais syndicats d'initiative ; ne le laissons pas salir par un commerce impudent, par des industries vandales et étrangères ; ne le laissons pas même célébrer par des dilettantismes d'élite... car c'est alors que la Renaissance des provinces et celle des arts nous conduiraient à de dangereuses manifestations, au moins à de lourds déboires.

CHAPITRE V

LE RÉGIONALISME D'ESTHÉTIQUE SOCIALE

De deux décadences, créons une prospérité ! — Comment « vouloir » le Régionalisme. — Exposé d'un Régionalisme maximum ou idéal. — L'architecture à la tête de toute l'activité humaine. — Régionalisme minimum.

De deux décadences, créons une prospérité, disions-nous au début de ce Rapport. En effet, et à résumer les critiques qui précèdent, nous avons entrevu deux décadences connexes, mais bien différenciées dans leurs motifs :

La décadence de nos Provinces.

La décadence de nos Arts.

Toutes deux produites par la même cause : La Centralisation, ici, politico-économique ; là, artistique et corporative.

Des tentatives de renaissance provinciale et artistique (initiatives officielles ou privées), nous ont valu, ainsi que nous l'avons expliqué, une décentralisation erronée et un mauvais régionalisme envahissant.

Il ne nous reste donc de bon que ce que nous appelons, d'une part, l'éveil provincial, qui tend à l'autonomie politique et morale des régions ;

et, d'autre part, cette inquiétude des arts et des métiers créateurs à trouver et à compléter des bases décoratives solides. Soient deux aspirations, ardentes différemment, mais aussi imprécises dans leur action, et sujettes toutes deux à être empoisonnées bientôt par des courants pernicieux. Comment sauver ces deux aspirations ?...

Comment sauver la Province ?

Comment sauver l'Art ?

Ces deux questions contiennent tant de hauts intérêts, elles représentent tant de tourments, qu'il n'est peut-être pas présomptueux d'affirmer qu'elles sont ensemble toute la question sociale. En effet, la solution de la question provinciale n'est-elle pas l'établissement d'une administration régionaliste enrichissant et équilibrant la vie nationale selon l'extension d'un large plan économique ? Et la solution de la question artistique n'est-elle pas de rendre les arts capables de commander les activités corporatives, afin qu'exaltés par cette insigne fonction, ils se rejoignent au-dessus d'eux-mêmes — et soient garants de toutes les qualités professionnelles ?

Le Régionalisme d'esthétique sociale est là tout entier, représenté par ces deux questions de la Province et de l'Art, et ces deux questions s'imposent si parfaitement l'une à l'autre, qu'elles doivent contenir infailliblement la solution de l'une par l'autre.

Et nous disons à l'Economiste et à l'Esthéti-

cien : De vos deux décadences, créons une prospérité.

Que l'Economiste soit conduit par l'Esthéticien à la recherche de toutes les vocations et perfections professionnelles et à la production de toutes les harmonies des choses et des êtres — et l'économie provinciale se développera dans sa plus pure, dans sa plus riche intégrité.

Que l'Esthéticien s'inquiète des besoins de l'Economiste, et il découvrira une appropriation constructive, décorative, pittoresque et lyrique adéquate à chaque variété productrice de notre sol, et les arts trouveront enfin la mission la plus haute qu'ils aient jamais connue.

Votre alliance, c'est l'alliance de toutes les forces de vie et de toutes les qualités humaines. Votre isolement, c'est l'incohérence de la gestion économique générale, c'est l'anarchie de la production qui entraînent les découragements du Travail.

... Mais quels sont les moyens d'appliquer notre théorie sur le relèvement mutuel des provinces et des arts ; comment établir les bases de l'alliance entre l'Economiste et l'Esthéticien ? Autrement dit, et pour reprendre le titre de ce Rapport, comment entendons-nous mettre en œuvre un Régionalisme d'esthétique sociale ?

Comment vouloir le Régionalisme. — Qu'on ne croie pas que, pour comprendre l'organisation du Régionalisme, il soit nécessaire de se bourrer

d'abord d'une érudition détaillée sur la géographie, l'histoire, l'ethnologie, l'archéologie et la linguistique concernant tous les recoins de la France. *L'activité régionaliste qu'il faut vouloir est une partie si essentiellement organique de l'activité, non seulement nationale, mais universelle*, que définir l'*ACTIVITÉ HUMAINE* dans ses principes et lui donner un but, doit suffire par surcroit à définir l'activité-cellule de la Région. Ce n'est qu'ensuite, la grande loi du Progrès dégagée, qu'une étude de la région sera utile pour approfondir la variété de vie productive dont l'activité générale a besoin — mais alors nous serons maîtres de nos documents.

Rechercher le pourquoi et le comment de l'activité humaine, ne voilà-t-il pas de bien grands mots et une importune digression dans ce Rapport ?... Non pas ! Quoique gens pratiques et justement parce que, ambitieux de fortes réalisations, nous croyons excellent de définir la notion du Progrès et de lui assigner un but grandiose. Qui peut le plus, peut le moins, dit-on. Qui veut des régions prospères, doit vouloir une humanité prodigue. Au fait, il ne s'agit pas de rechercher où nous allons, mais *où nous devons aller* ! Et nous ne nous demandons plus, inquiets, quelle sera la société prochaine... Pour nous, n'est-ce pas, demain, c'est la victoire de toutes les intelligences et de toutes les beautés. Soyons donc sans peur devant un merveilleux idéal, et qu'il nous serve à envisager un *Régionalisme maximum* ;

après, il sera temps de revenir à un *Régionalisme minimum*, mais éclairés par d'enthousiastes excursions dans l'avenir, nous reviendrons plus forts sur nos convictions premières, plus décidés à les faire triompher.

Utopie !... Oui, je sais, ce mot est la sénile malédiction qui accompagne chaque généreuse chevauchée dans l'Avenir, mais par qui est-il proféré ? Par le déterminisme, qui n'est qu'un vieux logicien en chambre, et par son public abêti d'ironie et de scepticisme. Mais pouvons-nous attendre plus longtemps que le déterminisme nous ouvre une vie meilleure, lui qui, sous prétexte de n'induire que sur « l'école des faits » et selon « le réalisme historique » reste l'esclave des contingences ; lui qui se complaît en de solennelles expectatives ; lui qui reste prostré devant « le monde en devenir » ; lui qui rabâche l'Expérience et la Causalité ; lui qui reste dans le plus honteux fatalisme devant « le jeu des forces immanentes » !

Laissons les déterministes ergoter dans le Possible, le petit possible, « à la mesure des capacités générales » comme ils disent. Nous, travaillons dans le Désirable, le grand Désirable à la mesure des plus ardentes imaginations, des plus fières volontés et du plus bel idéal humain.

Exposé d'un Régionalisme maximum ou idéal. — D'un bond, nous voici donc dans une société idéale — ce qui ne veut pas dire hors la réalité...

de demain... Ici, considérant que l'humain est porté, dans son primitif et intime désir, à s'entourer de bien-être matériel et intellectuel, qu'il s'agite à satisfaire ce désir et qu'il le développe sans cesse, les vocations et les professions sont mises en valeur intégrale. La question de l'activité générale, qui n'avait jamais encore été entrevue dans son ensemble, a défini enfin les lois de l'économie de l'effort. Les labeurs parasitaires sont disparus, qui encombraient à tel point le Travail, qu'on ne savait plus soi-même à quel moment l'on œuvrait pour le Bon, pour le Beau, pour le Vrai.

Pour détruire les labeurs parasitaires, et atteindre à ces sommets qualifiés, l'organisation du travail a dû établir une hiérarchie des professions et les classer selon le plus de bon, de beau et de vrai qu'elles contiennent, c'est-à-dire selon ce qu'elles représentent de plus utile et bienfaisant pour tous, et voici, de la base au sommet, l'enchaînement synthétique des activités professionnelles qui a prévalu :

Des deux grands courants économiques qui s'opposèrent pendant des siècles et entre lesquels s'amoncelèrent tous les gâchis sociaux : Construction-Alimentation, Production-Consommation, Offre-Demande, l'un a primé l'autre, c'est celui qui construit, produit et offre. De cette domination, définitivement établie, la Qualité commande la Quantité.

On s'est dit au surplus : la production utile et

bienfaisante pour tous ne peut se développer que par sa qualité, puisque notre bien-être matériel et moral dépend de la répartition et de la consommation ou contemplation de bonnes et belles choses. La qualité de la production doit être guidée par les beaux métiers, puisque ceux-ci possèdent les techniques les plus autorisées. A la tête des beaux métiers doivent se placer les Arts, puisque les arts (l'art, c'est partout l'intuition de l'Harmonie) sont seuls capables de perfectionner les techniques. Parmi les arts, les arts plastiques sont les premiers, puisqu'ils contiennent à la fois le plus de subjectivité dans le plus d'objectivité, et c'est encore pour cette raison, que l'art de bâtir s'impose aux autres. Il s'ensuit que l'architecture est la plus hautement nécessaire des professions, et qu'elle représente à la fois le plus d'art, le plus de science, le plus de vertu.

L'Architecture à la tête de toute l'activité humaine n'a plus aucun rapport — est-il besoin de le dire — avec la bâtisse du XXe siècle et les bas intérêts qui la produisaient.

... Ici donc :

... *L'Architecture représente le plus d'art*, par ses géométries rythmiques qui cherchent à correspondre aux lois du Rythme infini. Elle a ainsi le droit de régir les harmonies sculptées, peintes, cinématiques, poétiques et musicales, toutes les harmonies de l'Ambiance et de la Mesure, selon

la Norme planétaire ; toutes les harmonies du sol, selon ses trésors et ses logiques fertilisantes ; toutes les harmonies que nos mains construisent, que nos gestes, que nos voix traduisent selon *le plus de vie* des milieux et des mœurs.

... *L'Architecture représente le plus de science*, car toutes les exactitudes statiques et mécaniques sont à son service. Les tractions se perfectionnent au charroi de ses matériaux, au transport de ses ouvriers. Les ingénieurs inventifs l'élèvent et l'étendent, triomphante de la Pesanteur. Les laboratoires sont mobilisés à en définir l'hygiène et à constituer des matières prestigieuses ; toutes les forces, tous les calculs ne vibrent qu'à sa dévotion. Chaque construction sur la terre est un témoin de l'ordre immanent des choses et comme une participation à la construction d'un monde et à son équilibre.

... *L'Architecture représente le plus de vertu*, car elle dote enfin chaque famille d'un foyer, et pas un de ses monuments, fut-il le plus fastueux, n'est autre chose qu'un foyer collectif. L'Architecture est devenue dispensatrice de notre bien-être, le cadre de notre vie ; elle souligne à notre admiration les beautés de la nature, nous conduit, par les avenues qu'elle trace, aux croisements de nos félicités. Dirigé par l'Architecture, le Travail mène à la plus haute vertu, puisque le faîte de son effort est d'édifier toujours mieux une harmonie de nos costumes, de nos demeures, de nos cités, de nos régions, et jusqu'au

Globe entier devenant un parc de vie féérique ! Et le seul Progrès, n'est-il pas celui qui permet de telles réalisations ?... L'être humain, en construisant sans cesse l'esthétisme des choses, ne construit-il pas sa perfection morale ? A parfaire son cadre, ne se parfait-il pas lui-même ? Au milieu de l'équilibre ambiant, l'équilibre social n'a-t-il pas la chance de se déterminer ?...

Et telle est devenue l'Architecture, pivot des civilisations, animatrice et bénéficiaire de tous les cerveaux géniaux. Ainsi, n'avions-nous pas raison de dire que les arts, par l'Architecture, étaient désignés à commander à toute l'activité humaine ?

Et telle est devenue l'œuvre de cette activité : *Construire les cadres des sociétés dans l'espace et dans le temps, par les formes et par les rythmes.*

Le travail, à toute époque, fut considéré comme une malédiction, un devoir pénible, une fatalité désespérante. Des convulsions ouvrières avaient cherché à réduire l'odieux fardeau : un syndicalisme barbare prévoyait une diminution toujours plus grande de ses heures journalières.

Avec un but, l'organisation du travail s'est précisée, et une profession, qui, aux temps antiques, était justement un sacerdoce, l'*ARCHITECTURE*, celle-là même qui avait dégénéré dans une maçonnerie d'affaires, s'est placée à la tête de l'*EFFORT*.

Le Travail est devenu une véritable religion. Il n'y a plus de politique, il n'y a que des gouvernements de production.

Voilà donc l'Architecture investie de bien des pouvoirs. De toutes les harmonies qu'elle doit susciter, elle a mis l'harmonie des choses avant l'harmonie des êtres, et l'harmonie plastique à la tête de toutes les harmonies. Mais comment a-t-elle basé cette harmonie majeure ? Quel a été son critérium ?...

Son critérium est tout entier dans une science qu'elle a découverte et qui est : *l'appropriation esthétique des topographies.* Cette science (peut-être le sommet des arts), est capable, non-seulement de respecter et d'affirmer la Nature dans ses diverses caractéristiques de pittoresque et d'exploitation ; mais elle traite à la mesure humaine, de tout ce qui est construction, fut-ce une cité géante ou une humble chaumière, fut-ce le tracé d'un port colossal ou d'un sentier — cité, chaumière, port ou sentier, s'associant à la configuration d'un lieu déterminé (1).

Certes, on nous dira qu'aux belles époques, tels palais ou telles agglomérations urbaines, ou telles routes, sont parvenus à correspondre d'as-

(1) Je demande la permission de rappeler que, dans mon livre *Economie esthétique*, j'ai expliqué, avec quelques planches à l'appui, quelles étaient les lois élémentaires des appropriations esthétiques du sol, affirmant que « selon un thème de construction ou d'exploitation projeté, et un cadre donné doivent se composer les conditions cubiques et chromatiques de l'œuvre à édifier, et qu'en vérité, chaque situation topographique renferme, en sa loi utilitaire, sa certitude d'appropriation décorative et la particularité de son style ».

sez près au graphique local. Mais, il n'y avait là que le résultat de tâtonnements heureux ou de prescience d'architectes géniaux — et encore ce résultat était-il sujet à toutes les contradictions ultérieures, et impuissant à se sauvegarder de la ruine ou des vandalismes. Aussi, la science dont nous parlons est-elle une science exacte, ayant ses lois définitives — sinon ses interprétations perfectibles — et imposant par suite une législation esthético-cadastrale planétaire.

Nous ne quitterons pas le Régionalisme maximum sans insister sur ce fait : Les lois économiques, *les lois du travail* qui y sont en vigueur, ne sont pas niveleuses de nos mœurs, de nos occupations. Envisageant la *composition* de l'humanité comme celle d'une fresque, ou d'une symphonie, elles ont compris que les régions devaient exalter des notes riches et contrastantes de productivité, les *rapports* régionaux sont étudiés d'ensemble, l'éducation des caractères vitaux et moraux de telle ou telle région, sont à dessein différenciés selon la norme locale, et loin d'en redouter des antagonismes pénibles, voire fratricides comme aux temps des féodalités provinciales ou étatistes, il en résulte une société vibrante aux rôles distribués.

Pareillement, les lois esthétiques, *les lois de l'Œuvre*, loin d'entraîner à la monotonie des manifestations d'art, disposent, de par leur principe fondamental, d'autant de formules de cons-

truction ou de décoration qu'il y a d'affinités de milieu, d'ambiance, de latitude... en un mot, l'équation donnée n'étant jamais la même, les solutions sont toujours différentes, et la variété la plus éloquente s'étend sur les régions. L'artiste qui est devenu un savant de l'ordre des choses, ne cherche plus à exacerber son individualité, mais à se mettre au service d'une telle œuvre, et ce, sans violenter aucune des qualités de son tempérament, puisque la complexité des harmonies à mettre en jeu réclame la complexité des facultés.

Pour résumer le Régionalisme idéal, disons que l'alliance de l'Economiste et de l'Esthéticien y est complète. *L'utile dulci* préside à toutes les manifestations humaines et ne préconise pas seulement le beau produit, mais la belle activité productrice.

Voici la Région du Blé, avec ses palais d'engrangement et ses jolies rivières artificielles d'irrigation ; voici la Région du Vin, avec les cryptes merveilleuses de ses chais ; voici la Région du Fer avec ses galeries de machines érigées en Temples, avec les groupements dramatiques de ses cheminées ; voici la Région des marins : môles qui sont les verdoyantes avenues de la mer, phares qui brandissent les constellations signalétiques, docks qui sont de perpétuelles expositions coloniales ; et voici la Région des pâtres, une rétrospective virgilienne !

Comme les données pastorales, les nécessités industrielles sont motifs d'art. Chaque recoin de la terre est devenu un magnifique théâtre d'activité : les vêtements de travail sont des vêtements de fête : l'eurythmie est dans les gestes besogneux ; la musique accompagne le soufflet des forges ; l'éloquence est dans la voix du toucheur de bœufs qui conduit son attelage ; les jurons des portefaix sont beaux ; poétique le bavardage des lavandières ; épiques les commandements des contremaîtres, et lyriques les ahans de fatigue !

... Et par les exploits du Travail, et par la pérennité de son Œuvre, *la Société harmonieuse dans la cité harmonique.*

Régionalisme minimum. — De l'activité et de l'Œuvre humains futurs, revenons à nos régions et à ce qu'il est possible de faire aujourd'hui.

C'est maintenant qu'il convient de nous rappeler nos connaissances géographiques, historiques, ethnologiques, archéologiques de la France, de nos colonies, et de les agrandir. Mais, nantis que nous sommes, d'une science supérieure... tout au moins illuminés d'optimisme ! nous nous sentons plus forts pour ne pas nous laisser influencer par des vocations territoriales, des genres d'exploitations agricoles, industrielles, des usages, des coutumes, des mœurs, des vestiges architectoniques, provenant d'immigrations insuffisamment acclimatées ou des hasards

des conquêtes et transactions diverses. Enfin, notre excursion au Régionalisme maximum nous rend capables de n'évaluer les trésors de vies et d'œuvres accumulés dans les régions, que d'après leur capacité de rajeunissement et d'évolution. Mais encore, tant de science ne nous est permise que si nous nous habituons à *tenir le Globe terrestre dans nos mains*, sous nos yeux ; car il faut « faire » du Régionalisme, moins pour reconstituer le pays, que pour préparer la constitution du monde international.

En définitive, organiser le Régionalisme, ce n'est pas pour nous, échantillonner et collectionner les acquêts régionaux. Ce travail préparatoire existe. Des piétés érudites ont recueilli depuis longtemps tout ce qu'il y a de beau, de grand, de typique dans les provinces. Archives, bibliothèques, musées rétrospectifs en sont pleins. Des intelligences considérables, des générosités collectives ou particulières se sont dépensées à dégager le meilleur de nos traditions... Aussi, les organisateurs du Régionalisme d'économie esthétique héritent-ils avec gratitude de la somme des documents précieux. Mais cette somme, nous la considérons comme infime et incohérente vis-à-vis de la révolution économique que nous préparons et devant les prospérités nouvelles que nous rêvons pour notre pays. Comment donc nous y prendre pour débuter dans une tâche aussi délicate, aussi complexe, aussi lourde ?

... Nous préconisons deux moyens à faire fonctionner immédiatement et simultanément :

1° Un moyen théorique, qui consiste à demander à une Commission d'économistes et d'esthéticiens, la constitution d'un ALBUM DU RÉGIONALISME FRANÇAIS (ET DES COLONIES FRANÇAISES), vaste encyclopédie coordinatrice de nos trésors fonciers, en vue d'exploitations modèles, et qui envisage — avec l'appui de nombreuses compositions illustrées — les architectures typiques locales convenant à l'édification des centres agricoles et industriels, des monuments communaux et de l'habitat, et jusqu'à l'harmonisation de la vie, les divertissements, les costumes, la parure.

2° Un moyen pratique, qui est d'édifier une MANUFACTURE DE LA CONSTRUCTION RÉGIONALE. Cette manufacture doit avoir une organisation artistique, administrative et financière capable d'épouser les milieux les plus différents, en prévision d'établissements ultérieurs et similaires, au sein des régions — sans toutefois que cette organisation puisse nuire à l'autonomie d'art et de travail que chaque manufacture est destinée à développer. Les chefs de la manufacture modèle doivent chercher à être les véritables metteurs en œuvre des richesses naturelles et des forces productrices qui les entourent, et par rapport au programme d'économie générale élaboré par l'Album.

CHAPITRE VI

CONSTITUTION D'UN ALBUM DU RÉGIONALISME FRANÇAIS ET DES COLONIES FRANÇAISES

La France au travail .— Le programme d'exploitation générale. — L'outillage économique. — Le plan d'extension des villes. — La gestion publique. — Des gouvernements de production. — Le Régionalisme colonial. — La Commission de l'Album.

La France au travail se trouve à un moment de son évolution où elle doit sombrer, à moins qu'elle ne s'engage dans la plus ambitieuse des destinées.

Si l'on étudie l'histoire économique de notre pays, et particulièrement depuis un siècle, on s'aperçoit qu'une production grandissante, génératrice d'industries nouvelles, s'est dépensée au gré d'initiatives particulières, entraînant des intérêts complexes et incohérents. Des rivalités de production s'en sont suivies, qui perturbent le monde du travail et débordent une politique temporisatrice. Devant les richesses de terres et de mers que des procédés toujours plus ingénieux mettent en évidence, industrialisent, manutentionnent et transportent, les exploitations se multiplient au hasard des relations commerciales, et d'après le taux qui semble le plus rému-

nérateur. Il en résulte des fluctuations incessantes sur les marchés des produits : telle industrie de première nécessité périclite, tel commerce de luxe prospère. Des surproductions amènent des avilissements de prix. Des méventes, des incultures, des manques de fret, l'insuffisance de moyens de transport, font la vie chère. L'éducation et le recrutement empiriques de la main-d'œuvre provoquent les conflits du travail. Les crises du salariat sont les sursauts d'une activité que jugulent des concurrences criminelles. L'Etat, par ses monopoles, ses subventions ou primes, ses tarifs douaniers et taxations, par ses institutions professionnelles, tente l'équilibre. Il n'en subsiste pas moins un paupérisme et une dépopulation, dont le contraste devient de plus en plus violent auprès de la somme des fruits recueillis et à cueillir. Le jeu déréglé des importations et exportations provoque des tensions diplomatiques, des armements. Ainsi s'épuise le meilleur des initiatives de notre race devant un avenir redoutable.

La France du travail a besoin d'être constituée. — Notre pays a connu des fortunes diverses sous les égides religieuses ou politiques ; jamais encore il n'a cherché à coordonner toutes ses forces vives et à exploiter tous ses trésors. Jamais le plan d'ensemble des activités françaises nationales et coloniales n'a été établi. La rapidité du progrès industriel a surpris l'organisation sociale. Il est temps d'édifier un programme

de travail qui embrasse la production entière du pays et de ses dépendances mondiales. Les bases d'une synthèse économique doivent être fondées.

L'Album du Régionalisme français et des Colonies françaises serait le livre d'or de nos prospérités. La Commission qui en serait chargée, viserait à la mise en œuvre des plus hautes perfectibilités de notre génie spécifique. Ses études porteraient principalement sur ces questions :

Le Programme d'exploitation générale,
L'Outillage économique,
Le Plan d'extension des villes,
La Gestion publique,
Des Gouvernements de production,
Le Régionalisme colonial.

Le Programme d'exploitation générale établirait l'inventaire de nos ressources du sol, du sous-sol. Non pas le dénombrement ou l'évaluation statistique de nos disponibilités, mais surtout des immenses fécondités à faire surgir de nos terres en friche et des gâtines marécageuses, des landes désertiques, des maquis et des brousses, enfin de nos terres prospectées. Se plaçant au-dessus des biens particuliers, de leurs bornages fragmentaires et de leurs rendements irraisonnés, des atlas agraires exposeraient des France de grande culture, dessinées par les pures raisons géologiques et hydrographiques. Le cheptel y trouverait les emplacements de ses meilleures sélections. Des régimes forestiers seraient préconisés,

non seulement en vue des consommations nécessaires, mais conformément aux répercussions climatériques à régler. De nouvelles richesses minières seraient révélées, appelées à transformer le paysage et la vie de certaines contrées en harmonies titanesques. Des remaniements s'imposeraient : ici la culture morcelée végète ; ailleurs, de grandes unicultures surproduisent (1). La solution de ces maux ne se révèle que sur les bases d'un programme d'exploitation générale, qui compte moins avec ce qui est qu'avec ce qui doit être (2). D'après ce programme, les agronomes, les industriels puiseraient, dans l'Album, les conseils techniques les plus autorisés, conseils accompagnés de figures et diagrammes explicatifs multiples, concernant culture, élevage, reboisement, assèchement, irrigation, mines, etc... D'après ce programme, les délimitations régionales s'esquisseraient sur les contours des secteurs de production et en tenant compte de leur orbe d'attraction. Et si les atlas de l'Album ne

(1) Dans les pays du Languedoc, l'uniculture envahissante a massacré d'admirables paysages d'amandiers, pour obtenir des vins de basse qualité, et pour une surproduction invendable. On se rappelle les crises qui résultèrent de cette mauvaise économie du sol.

(2) Il faut tendre à développer *l'exploitation sur place.* Les industries doivent être étudiées au sein des éléments et matières premières dont elles ont besoin : L'abattoir industriel au milieu d'une région d'herbages ; les bois ouvrés près de la forêt ; la fabrique de cartons (cartons d'emballage, boîtes) au centre de toute la paille d'une région de blé ; etc.

prévoient pas la sauvegarde du pittoresque et des beaux sites,c'est que tous les modes de productivité y sont compris comme des physionomies du sol se développant en beauté — que ce soit dans le cadre agreste d'une sylviculture ou dans les plaines fécondées par la perfection d'un machinisme agricole. Ici, les beaux sites s'imposeraient partout, variés de par leur esthétique différemment utilitaire.

L'Outillage économique dresserait ses points et lignes principales sur les cartes des atlas agraires et miniers. Reliant des centres productifs revivifiés ou inaugurés, desservant des assemblées marchandes, permanentes ou périodiques, notre régime transitaire, absolument remanié, s'orienterait vers les ports du littoral, où de nouvelles bases maritimes accueilleraient de nouvelles communications avec nos colonies, avec le monde. Les ramifications interrégionales seraient assurées par une mise au point de notre système routier, ferré, fluvial, augmentés de services aériens, et de distributions à longues distances, de lumière, de force motrice, de courants propulseurs pour railways, halages électriques, etc. De nombreuses représentations graphiques illustreraient mille projets de gares de raccordement entre l'eau, la terre et l'air, d'aménagements transbordeurs modèles, de ferry-boats, de ponts tournants, roulants, de grues géantes, de quais étagés, de parcs de stockage, de palais d'emma-

gasinement ; toute une symétrie agissante, dans un décor de cubisme métallique. Des ouvrages d'art aux hardiesses envahissant l'avenir, solliciteraient les ingénieurs, les architectes, les artistes. Des problèmes d'adaptation industrielle trouveraient dans l'Album leurs solutions esthétiques à grand renfort de planches illustrées. Ici une adduction d'eau entre des rives fleuries ; là, le moyen d'employer la houille blanche, sans tuer le pittoresque ; plus loin, une ferme modèle, dont l'architecture serait définie par un total d'utilisation ; ailleurs enfin, les plans et aspects divers d'un centre usinier, nous élèveraient à la conception d'une ville cyclopéenne des sciences — ville aux Temples coupoles de fer et de verre, où se célébrerait le triomphe quotidien de l'Etre sur la Matière.

Le plan d'extension des villes contiendrait une révision de nos agglomérations urbaines, subordonnée au programme d'exploitation générale et à l'outillage économique. Bien des villes doivent s'étendre et s'adapter à la vie moderne ; d'autres doivent mourir ; d'autres doivent naître. C'est à envisager de telles transformations qu'on s'aperçoit de l'insuffisance des règlements d'hygiène générale, des principes de servitudes municipales, des types d'habitats préconisés. Des considérations d'espèce doivent prévaloir sur une esthétique cadastrale *à priori*. Nous le répétons, c'est chaque situation géographique,

chaque production du sol qui déterminent la disposition de l'agglomération urbaine, qui imposent leurs lois d'hygiène et d'esthétique particulières. L'Album, sur ce sujet, fournirait tout un code de l'architectonique française et coloniale. Se reliant aux chapitres traitant de la vie nouvelle des régions, un véritable traité d'esthétique appliquée, illustré de nombreux dessins, fournirait aux architectes, entrepreneurs et artisans régionaux, les résultantes constructives les plus adéquates aux milieux productifs, depuis le pavillon de l'éclusier convenant à tel endroit de telle contrée, jusqu'à l'université monumentale de telle ou telle ville. En marge de ces planches, figureraient quelques documents archéologiques propres à la région traitée, et mis là moins souvent pour servir de modèle, que pour témoigner de la nécessité des modernisations entreprises. A cet endroit de l'Album, des paragraphes spéciaux auraient à s'inquiéter du costume, de la parure, des fêtes et des cérémonies — harmonisations rurales ou urbaines du décor de la vie intime et corporative.

La Gestion publique refondue entièrement par l'Album, aurait pour tâche de définir les harmonies de l'activité humaine, de concevoir les coordinations industrielles, d'ordonner les relations rythmiques entre la production et la consommation, de réformer l'enseignement, de purifier l'homme enfin vis-à-vis de ses devoirs profession-

nels, civiques et moraux. N'est-ce pas une France toute nouvelle qu'il nous faut créer jusqu'en ses mœurs profondes ? Que nous vaudrait, en effet, la richesse matérielle du pays, si elle ne devait, par surcroit, nous apporter toutes les richesses morales ? Reniant donc les vieux principes d'une économie politique, qui n'a provoqué et entretenu l'émulation des travailleurs qu'avec l'abominable lutte des classes et le jeu des concurrences, et qui nous a valu les crises du salariat, la ruine de l'apprentissage et tant de sabotages et de falsifications, l'Album entrerait résolument dans la conception d'une vaste hiérarchisation industrielle. Telle activité créatrice doit avoir sous ses ordres telles ou telles industries, qui, à leur tour, commandent à tels ou tels métiers, auxquels se subordonnent enfin les spécialisations. Les rouages de grands organismes syndicaux interrégionaux seraient définis sur ces principes. On y verrait l'ensemble de la production essentielle dominer la Finance, les Forces motrices et Matières premières, les Transports, l'Education scolaire et technique, le Ravitaillement et le Logement. Le commerce ramènerait ses efforts à une tâche purement distributive, échapperait au mercantilisme. Par sa répartition équitable et bienfaisante, la consommation ne serait plus un gouffre d'appétits, mais une source d'activité. De toute cette transformation de nos énergies agissantes, de nouvelles industries surgiraient, des négoces parasites et pernicieux

seraient condamnés, l'économie de l'effort réalisée. Les facultés cérébrales, les capacités professionnelles seraient groupées. Enfin, la gestion publique développerait toute une philosophie du travail, toute une exaltation du geste ouvrier.

Des Gouvernements de production doivent s'ériger au sommet des centres attractifs marqués sur nos atlas. Chacun d'eux siégerait au sein d'un ensemble de services que nous appelons *Manufacture de la Construction régionale*, et dont nous allons donner une sommaire description au chapitre suivant.

Générateurs de l'effort total, ces gouvernements approfondiraient l'organisation nouvelle de nos biens et de nos forces. Leurs représentants, hommes aux intelligences réalistes, habitués à discuter les outils en main, seraient tendus vers l'édification d'une France qui se donne en exemple au Monde par ses seules vertus industrieuses. Ici, plus de politique ! — de la pure Economie sociale. Pour conduire nos destinées, plus d'avocats, de médecins, de journalistes ! — mais des sociologues, des artistes, des ingénieurs. Plus de palabres ! — du travail.

L'ensemble de ces gouvernements des métiers, régirait le concert de nos activités, et serait représenté en une haute assemblée fédérative où figureraient les délégués de chaque gouvernement régional — délégués purement techniques, amenés au sommet de nos intérêts nationaux

par les rouages d'une sélection d'ordre exclusivement professionnelle.

Le Régionalisme colonial découvre, d'un titre évocatif, l'étendue du champ d'investigation que doit assumer l'Album. Notre devise : *Nous ferons le Régionalisme avec le Globe terrestre dans nos mains*, prend ici un sens profondément explicite. Adapter à nos colonies le système d'exploitation régionaliste, c'est les sauver des incompétences de nos fonctionnaires et c'est instruire les chefs de concessions, du rôle civilisateur qui leur a été départi — quitte à les doter des sciences générales et des moyens propres à parfaire leur industrie. C'est aussi approfondir une morphologie indigène qui rende capable les colonisateurs d'employer la main-d'œuvre sédentaire sans coercition ou avilissement par l'alcoolisme, mais plutôt en élevant les qualités que tout humain porte en lui, selon son milieu électif.

Sans méconnaître l'œuvre immense des premiers pionniers, il est bien permis de dire qu'ils ont travaillé dans les conditions empiriques les plus effroyables, secondés par une administration où figurent, en grand nombre, les fils tarés de la haute bourgeoisie. Les rapports les plus documentés sur l'incurie de nos résidents, de nos consuls, les cris d'alarme poussés par les économistes coloniaux, ne peuvent atteindre les services centraux de la Métropole, où ne règnent

aucun *plan unitaire d'exploitation coloniale*, aucun idéal de propagation sociale.

Sans plan, sans idéal, la Métropole laisse les traitants cosmopolites s'abattre sur les indigènes, voués désormais au rôle de portefaix, payés d'une basse pacotille d'échange. Les initiatives clairvoyantes qui cherchent à faire renaître les curieuses artisanneries locales : travail du bois rare, céramique, tapisserie, etc... restent sans secours. Ce ne sont pas, au surplus, les architectes officiels de la mère Patrie qui sont capables de disputer, aux mercantis, leur clientèle, et de soutenir les relèvements des métiers originaires ; ils imposent, sous toutes les latitudes, sous tous les ciels, leur incompréhension, leur mauvais goût — que ce soient en style « sous-Versailles » ou en style stagnant du pays et qu'ils bâtissent des palais de gouverneurs, des théâtres, des monuments commémoratifs et autres.

Sans plan, sans idéal, les gouverneurs, reprenant à leur compte la tradition féodale, et vivant en seigneurs sur les indigènes corvéables et sur les colons suzerains, perpétuent cette politique centralisatrice qui triomphe dans nos possessions d'outre-mer, et nous met en infériorité vis-à-vis des autres puissances plus libérales, dispensatrices d'autonomies, d'encouragements aux initiatives.

Mais, c'est à dépasser l'exemple même des autres puissances que la France peut effacer sa honte d'une politique coloniale désastreuse. C'est

dans nos colonies que le programme d'exploitation de l'Album, son outillage économique, ses projets d'extension urbaine, sa gestion publique et ses gouvernements de production, peuvent nous rapporter les plus abondantes fructifications.

D'immenses terres restent encore inexploitées. Tailler dans du drap neuf ! Devant des horizons imbornés, au milieu de la Nature exubérante ! Transporter en pleines terres vierges tous les miracles de nos sciences, toutes nos énergies qui étouffent ici, et faire jaillir les villes immenses d'un monde nouveau ! Donner libre cours aux hardiesses des ingénieurs, afin qu'ils édifient, dans des décors des mille et une nuits, des Babylones industrielles !... Quelles architectures insoupçonnées !... L'axe de la civilisation n'en serait-il pas déplacé ?...

Devant cet avenir colonial, qui oserait alors nourrir à notre égard, des convoitises aujourd'hui, hélas, trop justifiées ?

La Commission de l'Album à embrasser de telles visées et à approfondir la mise au point de tant de questions, se dote des plus vigoureuses compétences. Elle se trouve à même de reconnaître, d'épurer et de grouper des initiatives jusqu'alors isolées, qui s'étiolent ou se pervertissent et qu'on retrouve souvent contradictoires. Il y a des systèmes de relèvements agraires, des programmes de grande industrie, des projets

Universitas BIBLIOTHECA Gandensis

d'extension et d'embellissement des villes ; il y a des tendances collectives d'activité intellectuelle, morale même. On voit des Universités des sciences qui daignent correspondre avec la vie manufacturière, des capitalistes qui entretiennent des inventeurs, des mécènes qui encouragent des artistes. On voit des émigrants enthousiastes qui s'embarquent pour les colonies. Et puis, ce sont des congrès qui émettent des vœux sur l'apprentissage, (1) sur les retraites ouvrières, la vie chère, l'hygiène sociale, le chômage. Des sociétés se multiplient et s'agitent dans le cercle vicieux des philanthropies et des mutualismes. Tant de bonnes volontés, d'intérêts et de désirs prendraient, dans les mains de la Commission, une cohésion et une autorité décisives.

C'est assez dire toute l'autorité que nous vou-

(1) Périodiquement, des effervescences se manifestent en l'honneur du travail manuel. Cours post-scolaires, pré-apprentissages. apprentissages, écoles techniques sont préconisés. Les promoteurs de l'enseignement professionnel n'oublient qu'une chose, c'est qu'en supposant même qu'il soit possible de faire un bon ouvrier par des méthodes d'école, cet ouvrier dès son entrée dans l'industrie, sera invité à saboter sa besogne par un patron qui trop souvent perd toute conscience, aux prises avec les compétitions commerciales et vis à vis des clientèles ignorantes et marchandeuses· La question de l'apprentissage ne peut donc se traiter isolement ; elle est liée à tout le problème de la production et de la consommation. Que vaudrait en effet, un éducateur qui enseignerait la morale à ses élèves pour les condamner ensuite à une vie immorale ?

drions voir prendre par la *Commission de l'Album.* Siégeant en solennelles Assises du Travail, elle deviendrait compétente pour apprécier, en leur valeur propre comme en leurs rapports, les grands travaux nationaux et internationaux en projet : Paris port de mer ; navigabilité de la Loire ; Canal maritime des deux mers ; l'Etang de Berre, port de Marseille ; Tunnel sous la Manche ; Brest, base maritime de l'Europe avec ses prolongements ferrés vers les trois directions : Cologne, Bâle et Lyon-Gênes ; Ligne dite du 45e degré de Bordeaux à Odessa ; Chemin de fer du Sahara, reliant l'Algérie au Soudan oriental ; Mer intérieure tunisienne... pour ne parler que des principaux, et sans oublier les plans des trafics aériens réguliers.

Les yeux sur l'Atlas économique du monde, *La Commission* voit clair pour suggérer les remaniements et découvrir les innovations touchant les instruments de relations et d'échanges, et d'après un enchevêtrement logique des intérêts. Forte de ces points de vue, elle se penche vers un réalisme immédiat, préconise des juridictions cadastrales, des servitudes municipales, des expropriations sans agiotages, et conseille généreusement les initiatives privées, et toutes entreprises vis-à-vis des adjudications, soumissions, concessions, etc... Intellectuellement, *La Commission* représente le foyer des élites ; elle rassemble les savoirs agissants.

Un tel organe ne s'impose-t-il pas à l'heure où

la conscience du travail subit les pires atteintes, devant la caducité des Académies, les incompétences parlementaires et l'égoïsme patronal ? N'est-il pas nécessaire d'élaborer enfin un vaste programme de richesses collectives, de saines joies laborieuses, au moment où les découragements vont à l'alcoolisme, à la dépopulation, aux misères, à la révolution ? N'est-ce pas un grand souffle de science altruiste qui pourra seul racheter toutes les laideurs, les lâchetés, les prostitutions, les banditismes ?

L'élite, telle que nous la voyons recrutée pour l'élaboration de l'Album, saurait galvaniser les sciences éparses, les espoirs inconstitués, par la seule volonté d'entreprendre à plein bras le sort de l'humanité. Et n'est-ce pas au cœur d'une telle volonté que naîtraient les intelligences surhumaines que nous attendons, ces vastes cerveaux-synthèses, ces athlètes complets de la pensée, inventeurs de travail et constructeurs sociaux, ces héros du Savoir, artistes des artistes et savants des savants ? En vérité, l'*Album du Régionalisme* ne serait-il pas comme une Ecole de l'intelligence appliquée où s'y cultiveraient les Génies planétaires ?...

Imaginez les élites voisines constituer l'Album du Régionalisme allemand, l'Album du Régionalisme anglais, italien, espagnol, etc... De quelle inestimable valeur seraient ces œuvres ! Le Régionalisme européen ! Quelle bibliothèque de vitalité ! De quelles transformations de la face

du Globe ne serait-il pas capable, le monde du travail, fanatisé à la suite des maîtres d'œuvre du Monument international ?

Il resterait à dire un mot sur le recrutement, la composition, les moyens financiers de *La Commission de l'Album.* Mais est-il besoin d'affirmer que le groupement d'un premier noyau d'économistes et d'esthéticiens se ferait d'enthousiasme ; est-il besoin de se demander si les plus hauts patronages sont acquis d'avance à cet Album de tous les trésors, de toutes les fécondités françaises ; y a-t-il à douter des appuis moraux et financiers que doit rencontrer un tel faisceau de nos forces économiques ? Les Ministères (et plus particulièrement ceux de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, du Commerce, de l'Industrie, de l'Agriculture, des Travaux Publics et du Travail) n'auraient-ils pas à cœur d'encourager une telle mise en scène de nos activités, un tel document de vie et d'art ?

CHAPITRE VII

UNE MANUFACTURE DE LA CONSTRUCTION RÉGIONALE

Un terrain d'application. L'organisation artistique. — L'organisation administrative. — L'organisation financière. — La cité des Arts. — Les liens de l'Album et de la Manufacture.

Un Terrain d'application doit être inauguré, cependant que la *Commission de l'Album* élabore son immense programme. C'est le deuxième moyen, le moyen pratique de mettre en œuvre notre Régionalisme. Nous pensons, en effet, qu'il est nécessaire d'attaquer vigoureusement le travail à la base, en fondant une institution productive modèle, appelée à se multiplier au sein des régions.

Sous le nom de *Manufacture de la Construction régionale*, cette institution établissant une hiérarchie des métiers, place nettement la *consommation* sous la dépendance de la *production*, fait *l'alimentation* serve de la *construction*, et l'*offre* maître de *la demande* — annihilant d'un coup les rouages intermédiaires et toutes les luttes et déviations sociales, qui font que les appétits se heurtent contre les paresses, et que les aspira-

tions se brisent contre les insuffisances. La Manufacture place l'effort de l'homme plus haut que « les premières nécessités humaines », donne le « bien-être » comme un moyen et non une fin, trouve son émulation en elle-même, en sa mission.

Mais, examinons le fonctionnement de la Manufacture en son organisation artistique, administrative et financière.

L'Organisation artistique. — Rappelons ici notre formule : Qui tient le Travail tient tout — qui tient l'Architecture tient la clef du travail. Ajoutons encore que l'Architecture est la clef de toutes les harmonies, et que c'est au lyrisme des pierres construites et ouvrées que doivent se référer tous les autres lyrismes.

L'Organisation artistique de notre Manufacture ne cherche donc pas précisément à développer une industrie régionale et spécialisée, comme celle de la porcelaine à Limoges, ou celle des tissus à Roubaix, mais avant tout à définir l'architecture régionale dans son utilisation, dans ses applications, et à entraîner tous les rythmes mineurs dans son rayonnement. C'est pourquoi le premier atelier, et le plus important de la Manufacture, est celui de l'architecture. Les ateliers de second plan, enseignent la spécialité s'il y a lieu. Et il est juste qu'il en soit ainsi, on le comprendra : La spécialité (faïence, émaux, tissus, dentelles, etc.) n'est qu'un motif d'un tout meublant, décoratif, construit, et ce tout, c'est

l'Architecture, c'est toujours l'Architecture. Si, au contraire, l'architecture régionale ne commande pas le thème des motifs, ceux-ci ne seront que de fantaisie, et les spécialités d'ici ou de là risquent de se perpétuer dans un art sans foi ni loi, sans feu ni lieu.

Pour nous, la spécialité régionale est avant tout constituée par l'industrie du sol même, par la configuration agraire et les matériaux de l'endroit. Abordant ce point de vue, notre première Manufacture doit s'établir au beau milieu d'une région de blé, de vigne ou de charbon, par exemple. L'architecture des granges, des celliers, des puits d'extraction, l'architecture des habitations, l'excellence des costumes, des ustensiles de toutes sortes, convenant au type d'exploitation, la variété des fêtes, enfin toute l'architecture de la vie locale, pourrait-on dire, est à définir dans une Manufacture de notre modèle. C'est çà qui constitue le fond des choses ! et dans ce grand plan d'harmonisation, la petite spécialité (poterie, dentelle, etc...) prend d'autant plus de développement, en rentrant dans une production générale organisée.

Mais, nous allons plus loin. Nous imaginons tellement l'élève de notre Manufacture incorporé dans la vie même de son milieu, que dans le pays du blé, de la vigne ou du charbon, pour reprendre notre exemple, il lui sera fait des cours d'agriculture, de viticulture ou de minéralogie, dans le rapport de ces industries avec la configuration

des terrains qui leur sont propres, et de la construction la plus adéquate de leurs bâtiments d'utilisation. Combien de granges, de chais, de coronages ne conviennent pas à leur usage !

L'organisation artistique de la Manufacture vise donc bien toute la production caractéristique de la région, avec la plus grande compétence. Mais encore, précisons ceci : L'art, ou mieux le style établi dans une région, est si peu une formule, mais au contraire une résultante manifeste de chaque partie du sol, que si nous supposons deux manufactures commandant deux régions limitrophes, l'équation esthétique voulue à la frontière d'une région, l'est identiquement par la région voisine, ce qui nous fait dire qu'il ne saurait y avoir de délimitations artistiques, mais seulement des influences directives.

L'Organisation administrative de la Manufacture, loin de prévaloir sur l'organisation générale, comme dans les Ecoles d'Art et les Manufactures actuelles de l'Etat, est subordonnée à l'organisation artistique. Maintenant, pourquoi préconisons-nous une manufacture productive, et non pas simplement une Ecole d'enseignement professionnel ? C'est parce que nous considérons qu'une institution d'art qui n'est pas destinée à produire, c'est-à-dire à exécuter des commandes, à faire *de l'entreprise*, ne ressassera jamais que des études inviables. S'il m'est permis particulièrement de faire encore mention ici de mon livre

ECONOMIE ESTHÉTIQUE, je dirai qu'il s'étend longuement sur cette question. Il s'en dégage ceci : plus d'étude pour l'étude, mais l'élève immergé dans la Réalisation ; plus de professeurs pédagogues, mais des chefs d'ateliers se donnant à plein talent dans la Manufacture ; plus de directeurs administratifs, mais des metteurs en œuvre, grands révélateurs de l'Art-Science, grands stratèges de l'Harmonie. Enfin, plus de travaux d'élèves pour figurer dans des vitrines aux expositions de prix, plus de travaux d'artistes pour les exhibitions aux Salons pernicieux, aux musées *funéraires*. Non ! mais que du moindre croquis du moindre élève, jusqu'à l'œuvre du maître, tous apportent leur collaboration aux ensembles les plus grandioses.

Nous voyons donc notre Manufacture agencée, outillée afin d'entreprendre entièrement :

Le monument et sa décoration.
L'édifice industriel agricole, son aménagement.
L'habitat et ses dépendances.
Les ameublements, les ustensiles.
Les objets d'art usuels et décoratifs.
Le vêtement, la parure.

... C'est-à-dire capable d'entreprendre tout ce qu'il y a de plus grand, de plus beau, de plus utile dans les arts dégagés des besognes égoïstes ou mercantiles, et mis à même (unifiés dans le but décoratif, diversifiés selon les modes régionaux) de présider à l'Œuvre humain.

Dans un livre prochain, intitulé *TECHNOCRATIE*, j'expliquerai plus à fond les rouages intérieurs de la Manufacture. Ici, j'apporte seulement cette esquisse de philosophie organisatrice : A l'encontre de ce qui se passe dans les administrations actuelles, l'ascension dans notre hiérarchie des services, réclame du postulant un don chaque fois plus grand et plus total de lui-même, c'est-à-dire que la Manufacture, après avoir obtenu de ses sociétaires, les qualités professionnelles, leur demande en plus, et selon la hauteur de leurs ambitions, des qualités civiques et morales, puis, et toujours en surcroît, des connaissances plus complexes, plus générales, une conscience plus absolue, une responsabilité plus lourde, un apostolat entier et définitif. C'est d'ailleurs en pleine liberté que le postulant s'engage, et loin d'acheter les assujettissements de ses membres élevés, la Manufacture demande, au contraire, le sacrifice individuel de ces derniers, et s'en garantit en abolissant, au fur et à mesure de leur montée en grade, jusqu'à tout salariat, et en ne remplaçant ce salariat que par de stricts biens usufruitiers et les moyens de consommation d'une vie simple et digne. Nous pensons que cela permet à la Manufacture de mettre à sa tête et de conserver une inestimable élite d'artistes et de savants, puisque cette race est la seule qui, dans sa pureté, ne thésaurise pas. Rude sélection en somme, pour valoir de rudes hommes! Mais, de bas en haut de notre hiérarchie manu-

facturière, quel respect ! Quelle montée de confiance indéfectible !

L'Organisation financière ne manquerait pas de combinaisons, croyons-nous, car notre Manufacture gagne de l'argent, elle fait des affaires. Il n'est même pas niable qu'elle peut se passer des deniers publics... C'est justement ce qu'il ne faut pas. Nous considérons une telle Manufacture de production, comme un service d'Etat, nous l'assimilons à un arsenal, si l'on veut — à un arsenal de la Paix !... Mais sans doute, et devant la présente législation ouvrière, une combinaison financière mixte serait la seule possible : la contribution des pouvoirs publics (Etat, région ou département, commune) associée à l'initiative privée (sous forme coopérative ou sous les auspices de syndicats ouvriers et patronaux). Car la sauvegarde de l'industrie privée est, chez nous surtout, l'épouvantail de toutes les œuvres sociales. Combien de fois déjà, l'Etat a opposé son craintif *non possumus* à des entreprises collectives de municipalisation, en entendant crier à la concurrence déloyale, au monopole !

Expliquons-nous nettement à ce sujet : notre constitution républicaine est en retard au point de vue des autonomies municipales et des régies directes, vis-à-vis des Etats monarchiques d'Allemagne, d'Angleterre, d'Italie et même d'Espagne. En ces pays voisins, la collectivité assure ses droits à la qualité et à l'économie, voire aux

bénéfices, de nombre d'industries gérées en service public. Il est pénible de constater que c'est au grand mouvement d'individualisme de Quatre-vingt-treize, que la France doit son respect outrancier pour l'initiative privée, cette intitiative fut-elle onéreuse ou méprisable pour l'intérêt des masses. En effet, pour le profit de quelques particuliers, propriétaires, patrons ou gros actionnaires, l'ensemble de la société est sacrifié en maints endroits. Un projet de régie directe est-il exposé, aussitôt les journaux bourgeois crient au scandale ; et le grand public est tellement ignorant de ces questions de municipalisme, les hauts pouvoirs sont à ce point égarés, qu'on voit tous les jours des étrangers s'installer facilement chez nous, à la tête de certaines industries d'intérêt commun, que le Conseil d'Etat ne permet pas à des municipalités françaises de gérer !

Au fait, et si nous imaginons notre Manufacture de production établie et prospère au sein d'une région, qui lèse-t-elle ? ...Est-ce qu'elle ne cherche pas à accueillir, à abriter, à faire vivre enfin les meilleurs artisans d'alentour ? Est-ce qu'elle ne demande pas une grande part de collaboration à des chefs d'industries voisines ? Est-ce que les fils des architectes, des entrepreneurs, des propriétaires d'exploitations forestières, de carrières d'extraction, etc... ne sont pas appelés à recevoir de généreuses indemnités en rachats de fonds, de matériaux, ou en expropriations, s'il y a lieu ? Et ceux qui vou-

draient vivre sous le toit de la Manufacture, ne mèneraient-ils pas désormais une autre existence que celle de leur père ? Non plus cette existence de lutte aux adjudications et de concurrence qui pousse aux malfaçons, non plus cette existence d'entrepreneurs besogneux, vivant dans les affres des échéances, ou celle de gros patrons à la prospérité scandaleuse, — mais existence où l'on donne tout le meilleur de ses inquiétudes et dé ses satisfactions à ne mettre que des pierres harmonieuses et bienfaisantes les unes sur les autres !

Soit dit encore : notre Manufacture ne s'érige sur la ruine de qui que ce soit, hormis la ruine de la laideur, de l'égoïsme, de la camelote et du sabotage. Il ne s'agit pas du triomphe de telle ou telle classe de travailleurs, répétons-le, mais du *triomphe du Travail*, de son harmonie et de son Œuvre !

Nous craindrions d'être entraînés trop loin en cette étude, en entrant dans les détails de l'économie domestique de la Manufacture : admissibilité, salariat transformable, jeu des participations, assurances diverses : en nous occupant des différents services adjoints peu à peu à la Manufacture : pouponnière, école, restaurant, théâtre, terrains de sports, jardin d'agrément, hospice, maison de vacances, etc... Autant de motifs qui prennent place dans un livre en préparation.

Mais nous pouvons parcourir à grands pas

notre Manufacture. Nous pouvons vivre un peu dans sa cité, y respirer son atmosphère.

La Cité des Arts. — C'est en effet une cité (la cité modèle des cités-jardins), une véritable cité d'artisans et d'artistes, où l'ébéniste, le ciseleur, la dentellière, le sculpteur, le peintre, travaillent, la plupart chez eux, dans le petit atelier de la maison, et les autres aux ateliers centraux de montage, à la scierie, la fonderie, les bureaux, etc.. Vie patriarcale et vie collective !

Ce n'est pas ici que nous rencontrons le famélique troleur ou le façonnier bâclant la besogne dans la hâte de recevoir... une mauvaise paie. Ce n'est pas ici que l'ouvrier attend d'être libéré de l'atelier, dans le dégoût d'un travail aveuglément spécialisé. Non, ici, chacun sait être un concertant d'un ensemble de production, ensemble dont il peut suivre chez tous ses confrères les phases de perfectionnement.

C'est bien la Manufacture d'art aux artistes, mais plus encore : *la Manufacture d'art à la Société* !

A cette Manufacture, l'énergie humaine ne se magnétise plus qu'entre ces deux pôles :

S'AMUSER, SE DÉVOUER

On peut tout tenter, on peut tout réussir à s'amuser ou à se dévouer, et tenter et réussir les plus grands projets, les plus grandes œuvres.

S'amuser ou se dévouer ce n'est plus peiner. Et c'est ainsi que le Travail est devenu la plus saine joie de vivre !

... Et quelle vie à la Manufacture des Arts !

Vie joyeuse et éducatrice de l'enfant, dont on scrute la vocation afin de la développer au plus tôt dans de féconds classements. Assurance pour lui, de passer sans tourments et sans heurts à l'état d'apprenti.

Vie enthousiaste que celle des apprentis qui sont bien dans un métier à leur convenance, qui n'en sont distraits par aucune tâche de manœuvre, et qui n'ont plus à redouter la pénible et désillusionnante recherche de premier embauchage.

Vie saine et liante que celle de ces travailleurs qui, dans la quiétude matérielle et la plénitude des capacités, poursuivent la belle besogne, rien que la belle besogne, et sur lesquels aucune fortune ne s'établit qui ne soit celle d'une collectivité exemplaire.

Vie fertile et généreuse, que celle des chefs-compagnons, des contremaîtres, des metteurs en œuvre, qui se sont élevés au-dessus des vanités honorifiques ; qui n'envient plus aucun patronat, parce qu'ils méprisent ses intérêts vulgaires ; qui ne rêvent plus à ce professorat d'école technique, parce que ce n'est qu'un fardeau et une lâcheté pour un homme d'action.

Et vie patriarcale, reposante et digne que celle de ces vétérans qui, loin de végéter dans la mi-

sère ou dans les hospitalisations dégradantes, restent au sein d'une activité qui fit leur meilleure joie — suivant encore des yeux l'outil tombé de leurs mains débiles et pieusement recueilli par les jeunes compagnons.

Et vie glorieuse enfin, que celle de ce Gouvernement de la Beauté, qui a pour toute politique de déterminer l'harmonie des êtres et des choses pour des félicités communes.

... Alors, nous souvenant des tentatives de renaissance provinciale que nous avons critiquées, et nous adressant aux Régionalistes spiritualistes, universitaires, politiques et syndicalistes, nous leur demandons :

Cette Manufacture n'est-elle pas le centre religieux par excellence où doivent communier notre action et nos esprits altruistes ?

N'est-elle pas, pour les élites intellectuelles, l'Université la plus étendue, la culture la plus totale et la plus agissante ?

Ne présente-t-elle pas, à ceux qui veulent une politique autoritaire, le sommet le plus légitime de la hiérarchie la plus qualifiée ?

N est-elle pas, pour l'ouvrier, le palais industriel où il est roi ?

Enfin, aux sincères décentralisateurs des arts, aux artistes les plus purs, nous demandons si cette Manufacture ne comble pas leurs vœux ?

C'est avec la conviction de rallier tant de volontés, toutes les volontés, que la première

Manufacture chercherait à se multiplier en France, aux Colonies, partout où sont à organiser les activités fondamentales. Ici, Manufacture de la région du blé ; là, Manufacture de la région du charbon, de la région forestière, etc... Un groupe de Manufactures acquiert des sols de matières premières ; puis, une plus grande extension les fait exploiter leurs voies de transport, les rend possesseurs d'outillages commerciaux toujours plus complexes, et toujours en embauchant davantage d'activité sociale.

C'est alors qu'au centre de notre vie, la Manufacture régionale apparaît comme le Monument consacré à l'union des hommes dans le travail et par le travail.

... Ainsi, peu à peu, nous voyons des sommets d'activité typiques se dresser au-dessus d'une humanité malheureuse et vile. Tels des îlots de vérité et de bonheur, ils émergent des flots bourbeux d'une mer immense, montent toujours et se relient enfin par les larges vallées d'une humanité nouvelle — de l'Humanité sauvée !

Les liens de l'Album et de la Manufacture sont étroits. Ces deux organismes se soutiennent. Quelle meilleure association que celle de la Commission de l'Album et du Comité directeur de la Manufacture ! L'Album voit d'ensemble, la Manufacture réalise. Il en résulte un constant échange de vues pour un plus grand total d'intelligence. La subjectivité de l'Album a besoin

de se reposer sur l'objectivité de la Manufacture, c'est la pierre de touche de ses théories, c'est l'application de ses visées, le laboratoire de ses rêves, son territoire d'action. De son côté, la Manufacture a besoin de se redresser par instant au-dessus de sa tâche, de faire appel à de plus hautes lumières et de demander si sa part de labeur rentre bien dans le grand plan de l'Œuvre total.

CONCLUSIONS

Simple histoire :

Un propriétaire demande à un architecte de lui construire une importante demeure en province. Eveillé aux idées de style patoisant, l'architecte qui, justement, a affaire à un client intelligent, préconise une construction harmonisée aux caractéristiques du lieu. Voilà donc notre artiste qui se livre aussitôt à une particulière enquête archéologique sur la région où il doit opérer. Avec ses élèves, il relève ici le profil d'une corniche, là le cadre d'une porte, ailleurs le dessin d'une lucarne, la ligne d'un pignon, l'appareil d'un soubassement, d'un linteau, la disposition d'un colombage, l'ordonnance des cours, des jardins, enfin tout ce qui peut constituer l'originalité, le caractère architectonique de l'endroit. Dans son atelier, avec scrupule et goût, l'architecte *fait évoluer* ses documents vers plus de confort et de rajeunissement, et compose un ensemble homogène et typique. Mais, au moment de construire, on s'aperçoit que les linteaux exigent certaines pierres plates qu'on ne trouve que dans le pays : on rouvre une vieille carrière

abandonnée ; on s'aperçoit aussi que les tuiles de la toiture, ainsi que le joli faîtage, proviennent d'une industrie de la région : on découvre celle-ci en pleine faillite, on la relève par une commande inespérée. Mais encore, ce n'est pas seulement aux matériaux du pays que l'on fait honneur, c'est aussi à la main-d'œuvre indigène, et pas exclusivement au maçon, au charpentier : on fait mieux, on réveille de vieux artisans, le taillandier pour les pentures, les serrures ; l'ébéniste pour les boiseries, la rampe ouvragée de l'escalier, pour les meubles.

Voyez-vous la vie renaître dans la contrée ? Voyez-vous ces vieux artisans qui ne vivotaient plus que dans des travaux de bricolage, rappeler leurs fils des grandes usines où ils se spécialisent jusqu'à l'abrutissement, qui, éternellement sur la même clef de serrure multipliée à l'infini ! qui, sur le sempiternel pied de table ! Imaginez-vous le bonheur de ces gens réunis dans la commune ardeur de retrouver de bons *gabarits*, d'amusants *profils*, de se retremper enfin dans le style du terroir. On discute avec l'architecte, les visages s'éclairent, chacun met de l'initiative. Ah ! ma parole, l'ébéniste et le taillandier en ont oublié leur partie de piquet au Café de la Mairie ! et ils croient le bon temps revenu — oui, ce Bon Temps où la centralisation économique n'avait pas ruiné à plaisir tous les foyers d'arts provinciaux.

Hélas ! la renaissance de la contrée n'est qu'illusoire. La maison achevée, carrière, bri-

queterie sont à nouveau délaissées. Les fils des artisans retournent à la grande ville et à ses usines assommantes, et notre taillandier avec notre ébéniste reprennent la route du cabaret. La contrée est retombée dans la mort.

. . . . . .

Cette prospérité locale momentanée, elle est due à la remise en vigueur du style du pays, car vous pensez bien qu'une construction de même importance, mais conçue avec tous les matériaux bruts et ouvrés des gros entrepôts et usines, mais édifiée par des ouvriers d'équipes volantes, mais meublée par les bazars parisiens, si elle apporte un peu de mouvement factice à la contrée, ce n'est pas comparable à cette vie en quelque sorte germinative — et si morale ! que nous montre cette histoire.

Pour la remise en vigueur du style du pays, il a fallu la rencontre rarissime d'un architecte intelligent et d'un propriétaire avisé. C'est donc à un hasard tout à fait extraordinaire que cette contrée doit un peu de renaissance.

Voulez-vous ! il ne faut plus qu'il y ait de renaissance produite par le hasard, il ne faut plus qu'il y ait de renaissance minime et momentanée.

Nous pensons que notre Manufacture régionale est non seulement capable d'assurer la prospérité qu'expose notre « simple histoire », mais de rayonner en profondeur et en puissance, au point de collaborer aux rendements des exploita-

tions locales de tous ordres. Mais encore, nous ne serions pas satisfaits si notre Manufacture ne devait valoir, aux lyrismes dramatiques, littéraires, poétiques et musicaux de l'endroit, les bases solides du lyrisme des pierres. Ah ! certes, pour qui n'est pas un mufle, que d'analogies précieuses se révèlent entre la ligne d'un pignon et un mot de patois, entre l'accord d'une imbrication de tuiles et l'accord musical d'un motif de notre folklore. Et comme tous les métiers se rejoignent à bâtir des maisons, des gestes, des rimes, à unir des cailloux, des mots et des notes !

... Et qu'on ne vienne pas objecter que les artistes organisés en collectivité dans notre Manufacture perdraient tout tempérament, toute originalité. Au contraire, *c'est sans le milieu collectif qu'il est impossible à une personnalité artistique de se développer sainement.* En effet, livrée à elle-même, cette personnalité (et plus elle a de vitalité) se dépense dans une exaltation tourmentée, arbitraire : ...l'art dans la solitude de l'atelier, s'amollit ou s'exaspère. Il n'en est pas de même si le maître vit au sein de collaborateurs *intéressés à son équilibre.* Son œuvre devient alors rayonnante et multiple.

« Malheur aux productions de l'art dont toute la beauté n'est que pour les artistes. »

Que dire encore en faveur de notre Manufacture régionale ?

Ceci :

Les Abbayes de moines artisans n'étaient-elles pas des Manufactures du bâtiment ? Les Gobelins au XVIIe siècle, abritant plus de 800 ouvriers de l'ébénisterie, de la tapisserie, de la mosaïque, de l'orfèvrerie et du bronze, n'étaient-ils pas une Manufacture de décoration générale ? Ce que l'Eglise réussit pour un art mystique, ce que la Monarchie réalisa pour un art somptuaire, la République ne doit-elle pas le tenter pour un art social ?... Doit-elle hésiter devant la ruine de la suprématie artistique française ? et devant la crise des métiers qui s'ensuit ? et devant toutes les perturbations économiques qui font écho !...

L'établissement d'une Manufacture, et de celles qu'on édifierait par la suite, est le seul moyen de valoir un Régionalisme qui ne s'entoure pas de murailles de Chine, car nous ne rêvons pas la Normandie aux Normands, la Bretagne aux Bretons : nous rêvons la Normandie aux harmonies normandes, la Bretagne aux harmonies bretonnes. Et nous rêvons les colonies aux harmonies coloniales. Et nous rêvons la France fédération de toutes ces harmonies.

... Et nous rêvons Paris désenfiévré, désintoxiqué. Nous rêvons Paris devenu la Cité de Prospérité, d'Art et de Vérité que l'on dit ; Paris devenu « la Ville lumière », « la Cité de Gloire ». « le Cerveau de la France » de nos vœux ! Paris qui, habitué à coordonner ses régions, doit de-

venir un jour la Capitale de la Région française, parmi la coordination des régions du Globe.

Résumons :

Par l'Album et par la Manufacture, nous espérons avoir ébauché un Régionalisme d'assez grande envergure, nous pensons lui avoir fait assez ouvrir l'Avenir même du Travail, pour éprouver l'espoir de ne pas être suivis par les arrivistes, banqueteurs et boulevardiers, les péroreurs de cénacles, les piliers de revuettes, les organisateurs de petits Salons et de mascarades, les dénicheurs de sinécures, les candidats à la politique centralisatrice, et tous ceux pour lesquels le Régionalisme ne sert qu'à les faire bien vivre... à Paris. Nous pensons que notre Régionalisme réclame, de ses adhérents, une assez grande puissance d'action, dans l'espace et dans le temps, pour qu'on ne le confonde pas avec celui de ces sentimentaux rétrogrades, de ces blagueurs ambitieux, de ces brouillons bohèmes, et de ces conspirateurs grossiers et simplistes, qui prétendent faire surgir l'Harmonie sociale d'un coup de force. A ceux qui veulent vraiment travailler, les tâches les plus lentes, les plus méthodiques, les œuvres les plus laborieuses et les plus définitives sont les plus émulatrices. Pour ceux qui veulent vraiment travailler, la République peut devenir collaboratrice des plus généreuses tentatives.

A la besogne donc ! Les bonnes volontés ne

manquent pas ! Les talents surabondent ! Les dévouements attendent les causes justes et la remise en marche du Progrès détraqué. Le Régionalisme, tel que nous le présentons, présidé par son Album, établi dans ses Manufactures de production, nous semble être le gage des rénovations espérées. Ainsi conçu, il n'est pas une question de plus dans la présente complexité sociale, il est une solution — il n'est pas une réaction ni une révolution, il est une plus-action. Les hommes ne manquent pas pour le mener à bien.

TABLE DES MATIÈRES

Avertissement 8
Exposé dialectique 11

CHAPITRE PREMIER

De la décadence de nos Provinces. — Le Marasme provincial. — Une politique de vainqueurs. — L'Administration. — Une souveraineté industrielle et commerciale. — La finance tentaculaire. — L'uniformisme universitaire. — L'immuabilité juridique 13

CHAPITRE II

De la décadence de nos Arts. — La centralisation métropolitaine. — L'Institut. — L'École des Beaux-Arts. — Les Salons Officiels. — Les Musées modernes. — Les Musées archéologiques, les Bibliothèques. — Les Conservatoires, les Théâtres subventionnés. — Le Parlement. — Le Commerce des Arts. — L'Industrie d'Art. — Le Monde de la critique artistique et littéraire. — Le public « autorisé ». — Les Indépendants. — Les Maîtres. — La centralisation littéraire et dramatique. — La pléthore parisienne 24

CHAPITRE III

TENTATIVES DE RENAISSANCE PROVINCIALES. — L'éveil provincial. — Les régionalistes d'aujourd'hui. — Le Régionalisme du « clocher » ou spiritualiste. — Le Régionalisme universitaire ou spéculatif. — Le Régionalisme politique ou nationaliste. — Le Régionalisme syndicaliste ou économique. — La question des délimitations régionales..... 38

CHAPITRE IV

TENTATIVES DE RENAISSANCE ARTISTIQUE. — La renaissance des arts. — La décentralisation officielle et privée. — Un projet décentralisateur officiel. — Les erreurs des sociétés d'art. — L'idée néfaste d'une Exposition internationale des Arts décoratifs à Paris. — Les grandes Expositions de la province. — Les Théâtres et Musées départementaux. — Un mauvais Régionalisme envahissant..... 56

CHAPITRE V

LE RÉGIONALISME D'ESTHÉTIQUE SOCIALE. — De deux décadences, créons une prospérité ! — Comment *vouloir* le Régionalisme. — Exposé d'un Régionalisme maximum ou idéal. — L'Architecture à la tête de toute l'activité humaine. — Régionalisme minimum 73

CHAPITRE VI

CONSTITUTION D'UN ALBUM DU RÉGIONALISME FRANÇAIS ET DES COLONIES FRANÇAISES. — La France au travail. — Le Programme d'exploita-

tion générale. — L'outillage économique. — Le Plan d'extension des villes. — La Gestion publique. — Des Gouvernements de production.— Le Régionalisme colonial. — La Commission de l'Album.. 88

CHAPITRE VII

UNE MANUFACTURE DE LA CONSTRUCTION RÉGIONALE. — Un terrain d'application. — L'Organisation artistique. — L'Organisation administrative. — L'Organisation financière. — La Cité des Arts. — Les liens de l'Album et de la Manufacture..... 104

CONCLUSIONS 118

Saint-Amand (Cher) — Imprimerie Bussière.

16
376310

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Otta
Date Due

CE

a39003 001011963b

CE N 6848
.M3 1920
C00 MAIGNAN, M. REGIONALIS
ACC# 1441936

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 04 02 04 04 17 1